



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

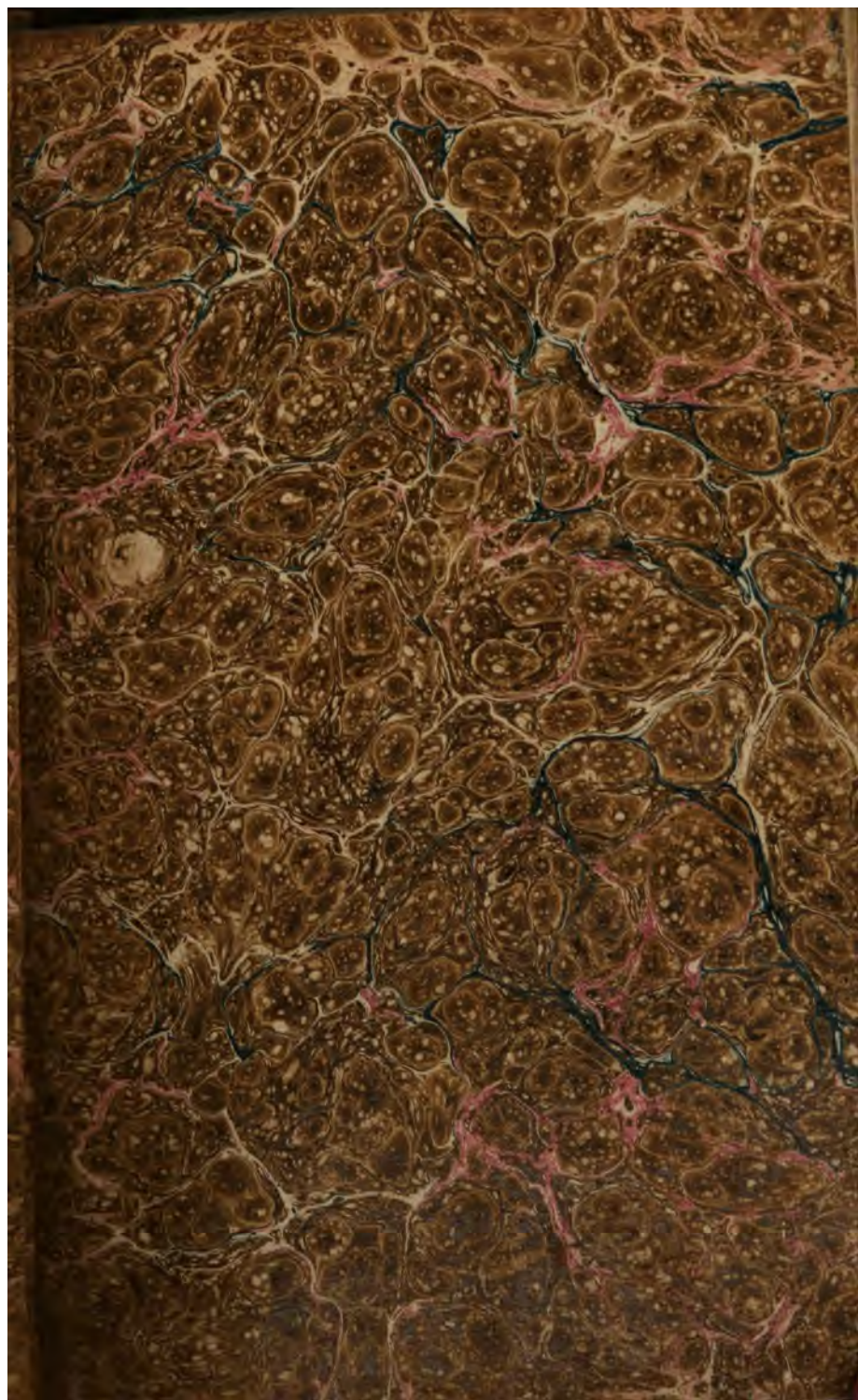
À propos du service Google Recherche de Livres

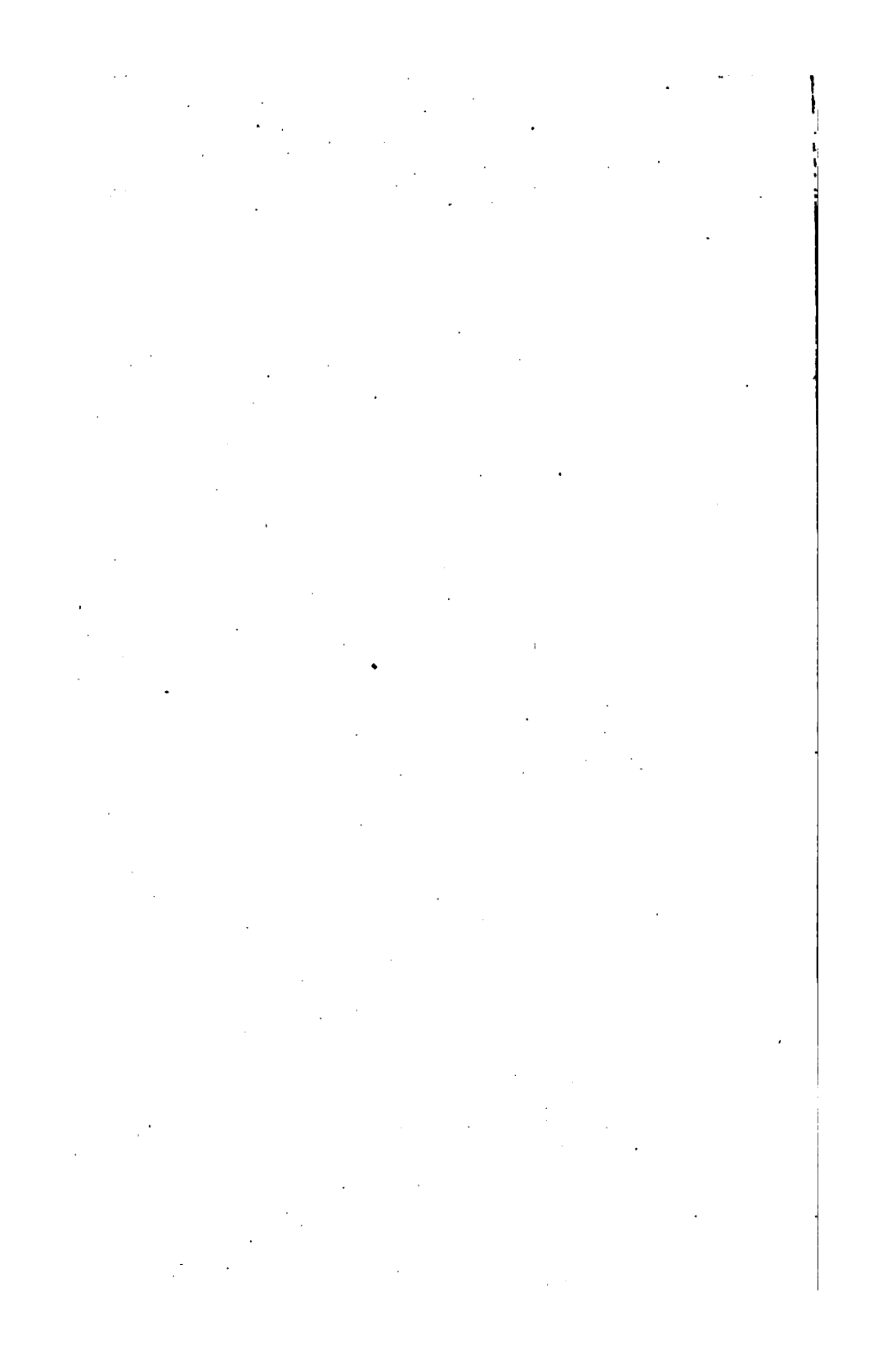
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



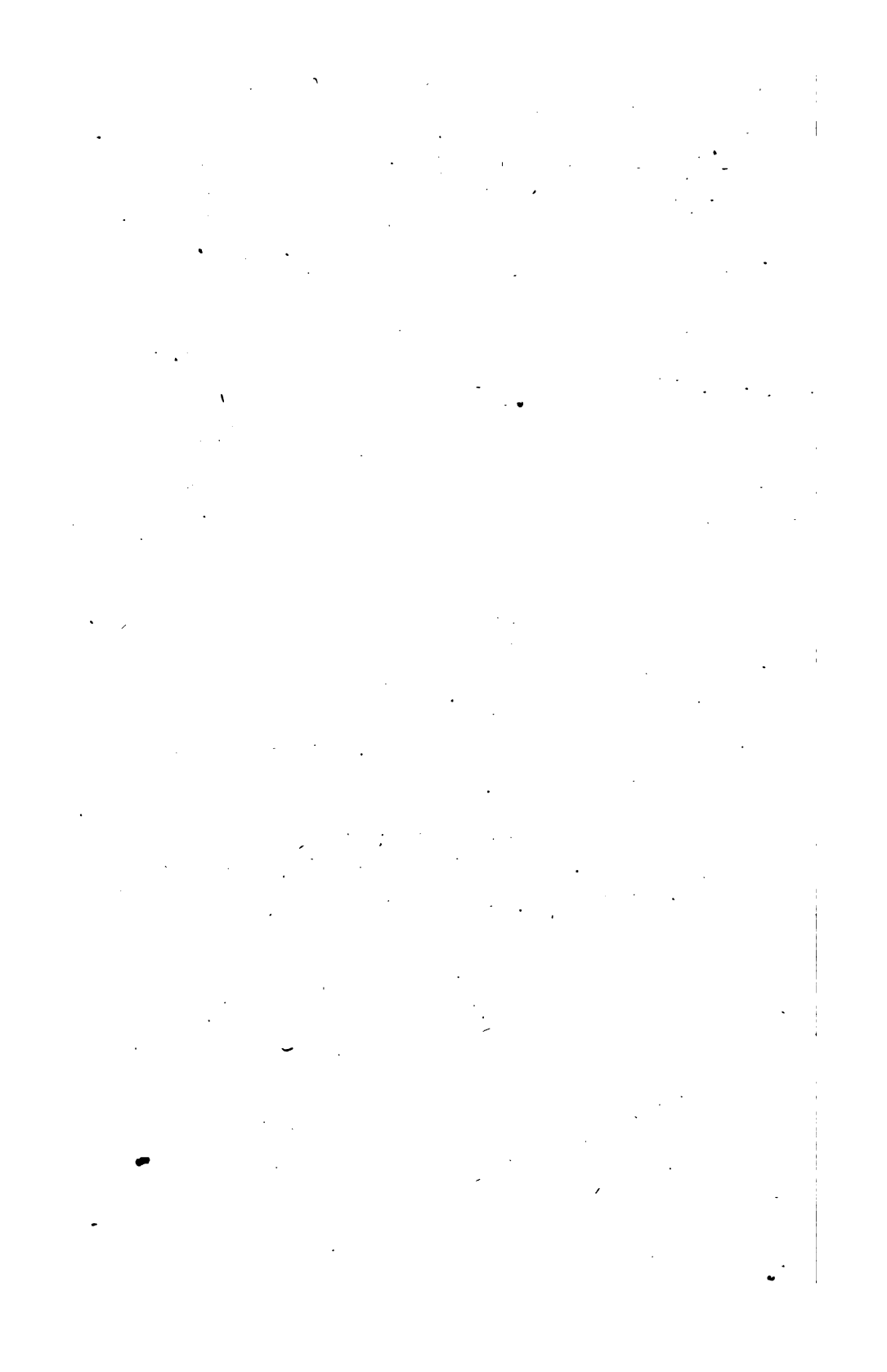


Vet. Fr. II B. 345









DISCOURS

SUR LE PROGRÈS DES LETTRES EN FRANCE,

*Par M. RIGOLEY DE JUVIGNY,
Conseiller Honoraire au Parlement de
Metz.*

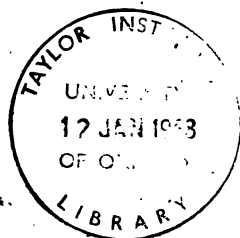
NOUVELLE ÉDITION.



A PARIS,

Chez DE BURE, Libraire, quai des Augustins.

M. DCC. LXXXII.



AVERTISSEMENT

DU LIBRAIRE.

CE DISCOURS a d'abord été imprimé il y a plusieurs années à la tête de la nouvelle Edition des Bibliothèques de la Croix du Maine & de du Verdier, *in-4*. On l'a ensuite réimprimé séparément *in-8*. & cette dernière Edition est épuisée. La portion la plus saine des Gens de Lettres nous a paru le regarder comme un Ouvrage précieux pour notre Histoire Littéraire, & pour la conservation du goût. L'Auteur, à qui nous en sommes redevables, y ramène par-tout ses lectures aux vrais principes en tout genre, & prouve, de la

AVERTISSEMENT.

maniere la plus incontestable, qu'ils se tiennent nécessairement les uns aux autres. En donnant une nouvelle Edition de cet Ouvrage, nous croyons donc faire un véritable présent à ceux qui s'intéressent encore & aux bonnes mœurs & au bon goût : ils y trouveront souvent l'exemple réuni au précepte ; & les jeunes gens pourront s'y convaincre de plus en plus que tous les succès durables ont leur source dans l'étude des grands modes de l'Antiquité & des principaux Ecrivains du Siecle de Louis XIV.

On trouve chez le même Libraire les Bibliothèques Françaises de la Croix du Maine & de du Verdier, 6 vol. in-4. reliés.

78 liv.

Il reste encore quelques Exemplaires en gr. pap. prix en feuilles,

120 liv.

INTRODUCTION

*Qui est à la tête du premier Volume de
la Bibliothèque Françoisse de Du-
verdier, Sieur de Vauprivas.*

P O U R se convaincre des progrès rapides, que firent en France les Lettres, au seizieme siècle, il suffit de jeter les yeux sur les BIBLIOTHÈQUES FRANÇOISES DE LA CROIX DU MAINE & de DUVERDIER. On est étonné de la multitude prodigieuse d'Auteurs qu'elles rassemblent, & du nombre immense d'Ouvrages dont elles font mention, quoiqu'elles ne comprennent pas, à beaucoup près, tous ceux qui existoient alors. C'est en parcourant tant de productions diverses, dans

tous les genres, qu'on peut se former une juste idée de notre Littérature ancienne ; & juger combien elle étoit vaste , fertile , savante , solide & profonde. Il manquoit, il est vrai, à nos premiers Écrivains un langage plus parfait & plus pur ; mais ils possédoient, en récompense, cette naïveté, préférable au vernis philosophique , aux bluettes & au clinquant du bel-esprit ; dont presque tous les Ouvrages de notre siècle sont surchargés.

On doit même convenir sans peine, que , parmi cette foule d'Écrivains, il s'en trouve un très-grand nombre d'excellents, qui, nouvellement éclairés , & sentant l'utilité de l'étude de

(3)

L'Antiquité savante, s'y sont livrés avec le courage, & l'ardeur qu'excite & couronne le succès. Aussi voyons-nous que les Auteurs les plus distingués & les plus célèbres de ce temps-là, sont ceux qui n'ont jamais perdu de vue les sublimes modèles d'Athènes & de Rome.

En effet, jugeons-les d'après les différents genres d'ouvrages auxquels ils ont appliqué leur génie ; nous trouverons que ceux qui ont écrit l'Histoire, ne l'ont pas traitée en style d'épigramme, ou de roman, encore moins en style dur, embarrassé, lâche, obscur & boursoufflé. Leur narration est simple, animée & rapide. Ils savoient que le but de l'Histoire

est d'instruire ; mais ils n'affectoient pas cette morgue prétendue philosophique , toujours prête à donner des leçons aux Rois. Quoiqu'un Historien doive tout dire , ils connoissoient néanmoins les bornes qui lui sont prescrites. Jamais la Religion , les loix , les usages reçus ne furent pour leur plume un objet de sarcasmes & de raillerie. Ils étoient loin de cette licence cynique , de ces allusions indécentes & criminelles , qui ne servent qu'à nourrir la malignité du Lecteur , & souvent à porter la fermentation dans les esprits. Ils ne se livroient point aux mensonges brillants d'une imagination folle & déréglée ; & coloristes exacts des Ages , des Temps , des Hommes & des

Mœurs qu'ils avoient à peindre , ils n'en faisoient pas des tableaux de caprice & de fantaisie. Ils respectoient assez la vérité pour la dire & la présenter , non avec cet air brusque & sauvage qui en détruit l'effet , mais de manière à la rendre utile , agréable & jamais offensante. Enfin soigneux de tracer les faits tels qu'ils se sont passés , ou tels qu'une sage critique & un mûr examen les montrent dignes de foi , ils ne les altèrent , ni ne les changent au gré de leur passion , & l'Histoire conserve sous leur pinceau , la sincérité , la majesté , l'intérêt , le plaisir & l'instruction qui doivent en être inséparables.

FAISOIENT-ILS des Traités de Mo-

rale & de Philosophie; (car ces siècles avoient aussi leurs sages & leurs Philosophes) la connoissance du cœur humain, de ses qualités & de ses passions, de ses vices & de ses vertus, rendoit leurs écrits utiles, consolans, instructifs; propres à conduire l'homme & non à l'égarer; à l'élever & non à le dégrader; à éclairer sa raison & non à l'obscurcir; à lui donner une idée de la noblesse de son être sur tous les autres êtres de la nature; à lui imprimer fortement cette pensée si salutaire, si nécessaire même à la vertu, pour supporter avec espoir & courage les misères de la vie, qu'il n'est pas un Être purement physique; vile production du hasard, triste jouet du temps & la proie du néant. Tout y

(7)

respire l'humanité dont ils prennent la défense : ils ne toléroient que ce qu'il faut tolérer : attentifs à ne rien détruire que le vice , ils cherchoient à faire naître dans les cœurs ces sentimens dont la douceur tempère l'autorité paternelle , qui ajoutent un nouveau prix à la piété filiale , des charmes à l'amitié , des plaisirs à l'accomplissement de ses devoirs ; sentimens enfin qui forment les Citoyens vertueux , & les Sujets fidèles. Loin d'altérer la soumission , le respect & l'obéissance dus à la Religion & aux Loix , ils en démontrent avec toute la force de l'éloquence , la vérité , la nécessité , l'utilité & les avantages qui en résultent pour la pureté des mœurs , pour notre propre sûreté , pour la félicité publique.

A iv

AVOIENT-ILS occasion de faire briller leur éloquence, le mérite de leurs Harangues & de leurs Discours est d'être toujours pleins de choses. Point de chaleur factice, d'élans compassés, ni d'enflûre; on y reconnoît par-tout la touche du génie, & non la contrainte & les efforts impuissans du bel-esprit. Ils étoient à la fois éloquents & savants. Heureux, s'ils avoient pu joindre au véritable talent dont ils étoient pourvus, le goût & les graces qui furent le partage & le charme des écrits du siècle suivant!

PARLOIENT-ILS sur les Arts & sur les Sciences, sur les Loix & le Droit public, c'étoit en hommes éclairés & profonds, chez lesquels la médita-

tion & l'expérience avoient augmenté les lumières.

S'AGISSEOIT-IL de politique , de gouvernement, d'administration, d'affaires publiques ; on compte une foule d'Écrivains , hommes d'État , faits pour pénétrer dans le cabinet des Rois , & pour être leurs Conseils , des Ministres , des Ambassadeurs , des Généraux d'armées , des Gens éminents par leur naissance ou par leur mérite , élevés aux premières charges de la République , qui ont consacré leurs loisirs , à nous dévoiler les ressorts secrets des événements de leur temps , auxquels ils ont eu part ; ou dont ils ont été les témoins nécessaires. L'Église , l'Épée , la Robe , en

un mot , il n'est point d'état , point de condition où l'on ne trouve , en grand nombre , les meilleurs Écrivains & les plus instruits.

DANS leurs écrits polémiques , la discussion étoit toujours accompagnée de l'honnêteté ; leurs combats littéraires n'avoient pour but que la gloire & l'accroissement des Lettres ; le fiel de la satire , le poison de l'envie & de la jalousie ne souilloient jamais leur plume , & les rivalités n'engendroient point de haines éternelles.

LEURS ouvrages agréables remplissent exactement leur titre. Comme ils sont le fruit d'une imagination

heureuse & féconde, leur lecture n'entraîne ni le dégoût, ni l'ennui. Une aimable ingénuité, une simplicité charmante, voilà l'art qu'ils employoient pour amuser & pour plaire.

QUANT à la Poésie, elle étoit généralement cultivée. Jamais le Parnasse ne fut plus habité, plus brillant; c'étoit à proprement parler, le regne des Muses. *Une flotte de Poètes*, pour me servir de l'expression de Pasquier,* de tout rang & de tous états, faisoient l'ornement de la Cour & de la Ville. L'Art des Vers étoit encore, à la vérité, dans l'enfance; cependant les

* Recherches, Tome I. Livre VII, chap. 6, Edit. in-fol.



productions poétiques de ce siècle sont , en grande partie , remarquables par l'élégance , la chaleur & le naturel qui y regnent ; mérite qu'on ne connoît plus guère aujourd'hui.

TELLE est l'idée que , d'après la lecture , on peut se former des anciens Écrivains François , & de leurs ouvrages. Nous n'avons garde néanmoins de les admirer tous indistinctement. Nous ne parlons que de ceux qui ont illustré leur siècle , & qui se sont rendus dignes de l'estime de leurs Contemporains , & des regards de la postérité. Nous ne prétendons pas non plus qu'ils soient sans défauts ; ils en ont sans doute , & notre délicatesse s'en offense : mais ces défauts sont

ceux de leur siècle. Nous conviendrait-il de leur en faire des reproches, quand l'Egoïsme, l'abus de l'esprit, la présomption, le faux goût & la fausse philosophie sont les vices du nôtre ? Il faut avouer qu'ils étoient plus sages que nous ne le sommes ; & que, pour le temps où ils vivoient, ils ont parcouru à pas de géant, la carrière des Sciences & des Lettres, où nous nous traînons à peine. Qu'ils humilieroient notre orgueil, s'ils pouvoient en être témoins ! Ils chercheroient quels sont les fondemens de notre prétendue supériorité, & ils seroient bien étonnés d'appercevoir, malgré les efforts que nous faisons pour les cacher, les échasses sur lesquelles nous sommes montés. Ils

demanderoient pourquoi cette sombre rêverie , qui nous absorbe si fort qu'elle passe , avec l'ennui , jusques dans nos ouvrages même de pur amusement : nous leur répondrions : Ne voyez-vous pas que nous sommes des Sages , occupés sans cesse à écarter loin de nous la foule des préjugés , & que nous nous obstinons à éclairer , quoiqu'indigne de nos soins , le stupide vulgaire ? Alors ils riroient de nos lumières , & loin de nous les envier , ils les compareroient à celles de nos Théâtres , dont la masse , quelque éclatante qu'elle soit , & malgré l'art avec lequel elle est distribuée pour produire la plus grande illusion , sans pouvoir jamais imiter la pureté du jour , ne jete & ne répand qu'un

jour faux sur les Acteurs & sur les Spectateurs.

Nous aimons les Lettres pour elles-mêmes, comme elles méritent d'être aimées, & nous disons avec d'autant plus de liberté notre sentiment, que nous n'avons aucunes prétentions. Eh ! sur quoi seroient-elles fondées, quand celui que fait le plus, ne fait pas encore assez pour se croire en droit d'en avoir !

ÉLEVÉ dans les principes sévères du goût & de la vérité, nous ne nous en écarterons jamais ; & la seule estime dont nous soyons jaloux, est celle des honnêtes Gens. C'est sans doute à ces principes que nous devons

l'accueil favorable que le Public éclairé a daigné faire, tant à notre *Discours sur le progrès des Lettres en France*, qui est à la tête de notre Ouvrage, qu'à l'Ouvrage même, dont nous avons publié les deux premiers Volumes, contenant LA BIBLIOTHÈQUE FRANÇOISE de LA CROIX DU MAINE. Ce suffrage flatteur semble nous permettre l'espérance que le Public ne recevra pas moins favorablement LA BIBLIOTHÈQUE FRANÇOISE DE DUVERDIER.

— CE Bibliographe ne se contente pas de rapporter seulement le nom des Auteurs & le titre de leurs ouvrages ; il donne souvent encore les *Extraits* des ouvrages mêmes qu'il cite

cite , & il a rendu par-là sa Bibliothèque infiniment plus riche , plus curieuse & plus intéressante. Pour éviter la confusion , nous avons renfermé ces *Extraits* entre deux crochets , afin de les séparer du texte , & principalement des Remarques que nous avons placées immédiatement après l'article auquel elles ont rapport. Nous avons encore eu l'attention , dans notre travail sur DUVERDIER , quand les deux Bibliographes parlent du même Auteur , d'indiquer exactement le volume & la page de la Bibliothèque de la Croix du Maine , où il est question de cet article , & d'y renvoyer le Lecteur.

ON s'appercevra facilement par le

B

nombre d'astériques ou étoiles , qui distinguent nos Remarques de celles de LA MONNOYE , que les nôtres se sont multipliées sous notre plume , en raison de la richesse & de l'abondance des matières qu'offre DUVERDIER ; & que les articles négligés ou passés sous silence par LA MONNOYE , ne nous ont point échappé , dès que nous les avons jugés dignes de fixer l'attention du Lecteur. En un mot , nous avons tâché d'y répandre la variété la plus instructive , la plus amusante & la plus agréable , en rassemblant , autant que nos connoissances nous l'ont permis , tout ce que chaque article a pu nous fournir d'intéressant sur la vie des Auteurs , sur leurs Ouvrages , sur la Littérature , la

**Critique & la Bibliographie. Heu-
reux , si nos lumières répondoient au
desir que nous avons d'être utiles , en
publiant cet Ouvrage !**

CETTE Bibliotheque sera termi-
née , comme celle de *la Croix du
Maine* , par deux Tables générales ,
l'une alphabétique de tous les *Au-
teurs* , par leurs noms propres ; l'autre
de tous les *Ouvrages* cités & détail-
lés , soit dans les articles dont parle
Duverdier , soit dans les Remarques
qui les accompagnent ; & nous dis-
tinguerons chaque ouvrage par le ti-
tre qui lui est propre , & sous un titre
général , comme *Théologie* , *Jurif-
prudence* , *Histoire* , &c.

(20)

Nous ne tarderons pas à publier les Volumes qui doivent suivre celui-ci. La reconnoissance est un puissant motif pour nous de satisfaire à cet égard l'empressement du Public.



DISCOURS
SUR LE PROGRÈS
DES LETTRES
EN FRANCE. *

LA FRANCE étoit depuis long-temps ensevelie dans les ténèbres de l'ignorance & de la barbarie , lorsque CHARLES V appela près de lui les hommes les plus éclairés de l'Eu-

* Ce Discours est à la tête de la nouvelle Edition des Bibliothèques françoises de la Croix du Maine & de du Verdier, Sieur de Vauprivas , DÉDIÉE AU ROI , & donnée par M. *Rigoley de Juvigny* avec des remarques critiques historiques & littéraires.

A

DISCOURS

rope , & les encouragea autant par son exemple , que par les honneurs & les récompenses dont il les combla. Son règne annonça les beaux jours qui devoient éclairer, quelques siècles après, les Sciences & les Arts. Mais leurs progrès furent insensibles sous les successeurs de ce sage Monarque , soit par les malheureuses circonstances des temps ; soit parce qu'ils ne sentirent pas comme lui , l'utilité de la culture des Lettres, ni combien elles contribuent à rendre un Royaume florissant. Enfin FRANÇOIS I les ranima , & mérita d'être surnommé leur Père & leur restaurateur, titre peut-être moins flatteur pour l'orgueil du maître , mais plus cher à sa nation & plus précieux à

SUR LE PROGRÈS DES LETTRES. 3
l'humanité. C'est à cette époque mémorable, que la lumière succéda pour toujours aux ténèbres, & que l'étude des Lettres produisit enfin des hommes. On sentit le besoin qu'on avoit d'être instruit, & l'émulation devint générale. Les livres se multiplièrent, & déjà leur nombre étoit assez considérable au seizième siècle, pour faire naître l'idée de former, du nom seul des Auteurs & du titre de leurs Ecrits, un ouvrage non moins utile qu'intéressant.

LES BIBLIOTHÈQUES FRANÇOISES
de LA CROIX DU MAINE, & de
DUVERDIER, Sieur DE VAUPRIVAS,
sont en ce genre le premier monu-
ment élevé à la gloire de la Litté-

rature François. Ces deux Auteurs, sans se connoître; & sans s'être communiqué leur dessein, concurent le même projet, l'exécutèrent, & se disputèrent à l'envie le mérite & l'honneur de l'invention. Mais, sans examiner ici lequel des deux a eu le premier cette idée, nous devons également leur savoir gré de leur travail, & nous avouerons que, si les Auteurs dont ils nous ont conservé les noms & indiqué les ouvrages, ne méritent pas tous l'espèce d'immortalité qu'ils leur ont procurée, ils en ont du moins parlé avec une impartialité digne d'éloge.

POUR PEU qu'on jette les yeux sur les ouvrages des anciens Ecri-

SUR LE PROGRÈS, DES LETTRES. ,
vains François, on voit quels obsta-
cles ils eurent à vaincre , soit pour
rendre leurs propres pensées, soit
pour faire passer dans une langue ,
encore au berceau, les beautés de
deux langues, dont le sort étoit
fixé, & la supériorité reconnue de-
puis tant de siècles. Les modèles
que l'Antiquité Grecque & Latine
présentoit à ces premiers Litéra-
teurs, devoient en même temps exci-
ter en eux le sentiment de l'admira-
tion, & celui du désespoir de les
imiter; mais le goût naissoit à me-
sure qu'ils les étudioient. La langue
Françoise, timide, grossière, em-
barrassée, n'osoit encore s'élever jus-
qu'aux Arts & aux Sciences ; elle
étoit même obligée d'emprunter

pour l'histoire, pour les Actes & les Traités publics, le langage de l'ancienne Rome. Des Fables, des Romans, des Récits de faits & gestes fabuleux furent long-temps son partage, c'est-à-dire, ses seuls objets & tous ses fruits : elle étoit trop peu féconde pour en produire d'autres ; trop pauvre pour atteindre à la richesse d'expression qu'exigent les grands sujets, trop barbare & trop rude, pour peindre avec succès les nuances délicates des sujets d'agrément. Mais lorsqu'on eût appris à penser dans les Ecrits d'Athènes & de Rome ; lorsque le génie éclairé par ces guides immortels eût pris son essor, & que l'esprit solidement nourri ne se laissa plus en-

SUR LE PROGRÈS DES LETTRES. 7
traîner au hasard , ou emporter aux
caprices de la fantaisie , avec quelle
fierté la langue François ne brisa-
t-elle pas ses entraves ? Enrichie des
dépouilles de ses deux rivales, elle
est enfin parvenue aujourd'hui à les
surpasser en clarté , & à les égaler
presque pour l'énergie , l'expression,
la douceur & l'harmonie. Elle se-
roit encore privée de tous ces avan-
tages , sans l'étude que des hommes,
nés pour saisir le beau & le vrai ,
ont faite de l'Antiquité ; & , si les
Grecs & les Romains existoient au-
jourd'hui dans toute leur splendeur,
ne seroit-ce pas à bien plus juste ti-
tre , qu'ils se diroient encore les Maî-
tres du Monde ? En effet , à quel
haut degré de perfection n'auroient

ils pas porté nos découvertes, utiles ou agréables, si elles eussent été faites de leur temps ? Par conséquent, quelles richesses leurs langues n'auroient-elles pas acquises ? Plus les connoissances augmentent, plus les idées naissent en nombre, se développent, s'étendent, s'agrandissent, & plus les images qui les expriment, varient, s'animent & se multiplient. La variété, l'abondance & la richesse d'une langue dépendent donc des connoissances plus ou moins étendues que nous possédons. La langue est nécessairement pauvre chez un peuple sauvage, dont les idées ne sont, pour ainsi dire, que des sensations, & dont les réflexions & les connoissances ne s'étendent pas au-

SUR LE PROGRÈS DES LETTRES. ,
delà de ce qui le touche ou l'en-
vironne. Soumis & livré aux seuls
besoins de la nature, sans eux à peine
s'appercevroit-il de son existence.
Quoique plus à plaindre, il n'en est
guère plus malheureux : car ce mal-
heur de l'état d'ignorance , quelque
réel qu'il soit, n'est ni apprécié ni
senti que par ceux qui s'élèvent au-
dessus. Le Sauvage, & même le peu-
ple des nations policées, a peu d'idée
de son ignorance , & n'en a point
du tout du savoir qui lui manque.

LES ARTS AGRÉABLES sont les
enfans de nos plaisirs ; les Arts utiles
sont le produit du hasard ou de la
nécessité ; les sciences au contraire
sont le fruit de nos travaux & de

nos veilles. Tous ont leur germe au sein de la nature , ils n'attendent que le souffle du génie pour éclore. C'est le génie qui distingua particulièrement les Grecs des autres peuples de la terre. Dès qu'ils furent sortis de la barbarie , qu'ils cessèrent d'être errans & pauvres , & qu'ils purent jouir de leurs conquêtes , ils cherchèrent les moyens de respirer en paix sous l'heureux climat qu'ils avoient choisi. Avides de s'instruire, ils allèrent puiser chez les Phéniciens & les Egyptiens les connoissances qui leur manquoient , les Arts dont ils avoient besoin ; & ils ne tardèrent pas à surpasser leurs maîtres. Ils adoptèrent une partie de leur Théogonie & de leurs cérémonies reli-

SUR LE PROGRÈS DES LETTRES. 11

gieuses. Leurs Poètes, après un long séjour en Egypte , où ils s'étoient fait initier dans les Mystères des Dieux du pays , de retour dans leur patrie, chantèrent les premiers ces Divinités étrangères. Ils furent écoutés avec transport par des hommes dont l'imagination brûlante s'enflammoit aisément. La Grèce fut bientôt remplie de Dieux de toute espèce : le Ciel , la Terre , les Elémens , tout dans la nature , jusques aux passions mêmes, eut des Temples, des Prêtres & des Autels. Tant il est vrai que l'esprit humain , abandonné à ses seules lumières , est facile à séduire, & sujet à s'égarer.

HOMÈRE vivoit à-peu-près dans

le temps que ce culte nouveau étoit encore dans toute sa splendeur. Quel vaste champ , pour ce génie sublime & fécond , que ces fables où l'orgueil humain trouvoit à s'exalter , où les passions jouoient un si grand rôle , où le merveilleux éclipsoit la raison , où le mensonge & l'erreur , ingénieusement travestis , & triomphans de la vérité , excitoient , augmentoient sans cesse l'enthousiasme d'un peuple amoureux de son origine , en lui rappelant le souvenir des Héros dont il croyoit descendre ! Quoi de plus susceptible d'images agréables , qu'une Religion faite exprès , où tout invitoit les sens à jouir , où la volupté présidoit aux mystères , où l'ima-

SUR LE PROGRÈS DES LETTRES 13
gination enfin créoit à son gré des
Déeses & des Dieux ! C'est avec
ces matériaux si légers , si brillans ,
si propres à la Poësie , qu'Homère
jeta les fondemens de sa gloire , &
qu'il composa ces Ouvrages immor-
tels , dans lesquels il déploya toute
la grandeur & toute la beauté de
son génie. Depuis ce Poète divin ,
quelle foule de grands hommes la
Grèce n'a-t-elle pas produits ? Poètes,
Orateurs , Historiens , Philosophes ,
tous trouvoient dans leur langue
abondante, énergique, harmonieuse
& sonore , l'expression propre à cha-
que Art & à chaque Science : elle
exprimoit , elle animoit , elle repré-
sentoit tout ; en un mot , elle étoit
en tout genre le pinceau du génie.

IL s'en faut bien que la langue Latine ait eu le même avantage. Les foibles commencemens de la République Romaine ne permirent pas à cette langue d'atteindre d'abord à la perfection. Il importoit, avant tout, aux Romains d'affermir un Empire, qu'ils avoient conquis par les armes. L'austérité de leurs premières mœurs n'admettoit ni jeux, ni spectacles publics ; & leur langue se ressentit long-temps de cette austérité. Les intervalles de repos que laissoit la victoire à ce peuple belliqueux, étoient employés à la culture des terres ; & cette vie champêtre, si favorable à l'innocence & si conforme à la sagesse, en tempérant les mœurs, fit perdre insensiblement à

SUR LE PROGRÈS DES LETTRES. 15
ce peuple , une certaine férocité , inféparable du tumulte des armes & de la fureur des combats. Les dépouilles des vaincus , partagées entre les familles de l'Etat. & le Trésor public , n'eurent pas plutôt formé un patrimoine aux particuliers , & assuré un fonds à la République , qu'il fallut des Loix. Les Romains eurent recours aux Grecs , qui virent bientôt leurs Dieux avoir un culte & des autels dans Rome , leurs Sciences & leurs Arts y jeter de profondes racines , leurs loix servir de base aux loix Romaines , & le Sénat se former à l'imitation de l'Aréopage. Rome néanmoins , uniquement occupée de sa gloire , n'emprunta des Grecs que ce qui pouvoit contribuer

à son élévation & à son agrandissement. Un gouvernement sage , une politique habile & profonde , une suite non interrompue de victoires , des mœurs que le luxe n'avoit point encore amollies ni corrompues , rendoient fans doute les Romains un peuple illustre & redoutable ; mais c'est aux Arts & aux Sciences de la Grèce , dont ils firent une étude suivie , qu'ils doivent la portion la plus estimable de leur gloire , & celle que le temps respectera toujours.

ILS FIRENT donc entrer , dans le plan de l'éducation de la jeunesse , l'étude de la langue Grecque , & cette étude étoit la première de toutes.

Cependant

Cependant la fierté Romaine, en faisant l'aveu de la nécessité d'apprendre le Grec, ne souffroit pas qu'on le parlât publiquement. Il étoit juste que la langue Latine eût la préférence, puisqu'elle étoit la langue de la nation. Cette préférence, loin de lui nuire, lui servit beaucoup, par l'application que l'on mit à étudier les principes de l'une & de l'autre langue à la fois. Cette étude n'étoit pas seulement celle de la jeunesse, elle l'étoit encore de l'âge avancé. Caton en faisoit les délices de sa vieillesse, & Cicéron lui-même, le plus éloquent des Romains, eût été peut-être moins admiré, moins digne de l'être, sans les leçons qu'il prit des Rhéteurs & des Philosophes Grecs.

C'EST AINSI que les Romains , non moins ingénieux , non moins spirituels que les Grecs, les reconnoissoient cependant pour leurs maîtres. Ils l'étoient en effet , par la longue habitude qu'ils avoient des sciences & des Arts ; source de l'abondance & de la richesse de leur langue, dont nous ignorons l'origine & l'accroissement , puisqu'elle étoit dans toute sa perfection & dans toute sa beauté du temps d'Homère , le modèle de tous ceux qui ont écrit après lui : on ne voit pas du moins qu'elle ait varié depuis ; au lieu qu'on ne peut fixer l'époque de la perfection de la langue Latine, qu'au siècle d'Auguste. Avant cette époque, elle avoit sans doute de la force & de la majesté, parce-

SUR LE PROGRÈS DES LETTRES. 19
que c'étoient des Républicains qui la
parloient ; mais elle n'avoit pas cette
douceur, cette élégance, cette urba-
nité, qu'une Cour polie & volup-
tueuse fut y répandre ; car les mœurs
influent sur la langue, autant que
le génie, témoin l'Atticisme & le
Laconisme : l'un étoit le fruit de
tous les Arts & de toutes les Sciences
dont Athènes étoit l'asile ; l'autre
répondoit à la sévérité des mœurs
de Lacédémone, où l'on ne culti-
voit que les vertus du plus austère
patriotisme.

LA LANGUE LATINE n'a donc pu
se perfectionner que lentement, &
à mesure que le luxe adoucissoit les
mœurs, & les corrompoit. Ce fut

la suite de la conquête de la Grèce par les Romains. Alors la Tragédie & la Comédie abandonnèrent Athènes, & se réfugièrent dans Rome, où elles reprirent un nouvel éclat. Les Poètes Tragiques & Comiques trouvèrent dans les Grecs des modèles admirables, & en profitèrent. Nous ne pouvons guères juger de la Tragédie Latine, que sur les pièces qui nous restent sous le nom de Sénèque; bien inférieures en tout aux Tragédies Grecques. La Comédie, au contraire, eut un sort plus heureux, & ne démentit point son origine. Elle eut à la vérité ses différens âges *tirés de la rudesse ou de la politesse des plumes qui la traitèrent*, comme le remarque le P. Brumoy

SUR LE PROGRÈS DES LETTRES. 2^o
dans son Discours sur la Comédie
Grecque. Livius Andronicus, Ne-
vius, Ennius même, étoient à l'égard
des Romains du siècle d'Auguste,
ce que sont aujourd'hui pour nous
les Jodelles & les Garniers. Pacuvius,
Cecilius & Accius, remplissent l'in-
tervalle du second âge jusqu'à Plaute.
Le bel âge de la scène Comique
Latine ne commença qu'à ce Poëte,
qui mérita les suffrages de son temps,
malgré les défauts & les irrégula-
rités de ses pièces, par l'enjouement
& le sel de la satire qu'il sut y répan-
dre, par la fertilité de son génie, par
la simplicité de ses sujets, par ses
faillies plaisantes & par ses bons
mots, qu'Horace cependant ne pa-

roît pas approuver (*). Mais Térence, dont le style simple, noble, élégant & poli, joint à la connoissance parfaite des mœurs, & à la vérité frappante des caractères, fit dire à l'envie que Scipion & Lælius avoient plus de part que lui à ses Comédies; Térence, dis-je, en copiant Ménandre, fut le premier qui donna le modèle de la bonne Comédie, & la fit goûter. Cependant, quoiqu'il possédât seul le talent de faire passer dans l'idiome Latin, toute la douceur de l'idiome Grec, il ne put pas en rendre toute la richesse & toutes les

(*) At vestri Proavi Plautinos & numeros & Laudavêre Sales, nimiùm patienter utrumque Nè dicam stultè mirati. . . HOR. *de Arte Poët.*

SUR LE PROGRÈS DES LETTERS. 25
beautés. Virgile lui-même, le seul
Poète digne de traduire Homère,
éprouva les mêmes difficultés. Ces
difficultés proviennent, suivant
Quintilien (*), de ce que la langue
Latine, peu riche & peu féconde,
est obligée de se servir de méta-
phores & de circonlocutions, pour
exprimer beaucoup de choses qui
n'ont point de nom propre; & dans
celles, ajoute cet excellent Rhé-
teur, qui ont une dénomination, la
disette de la langue est si grande,

(*) « His illa potentiora, quod res plurimæ
» carent appellationibus, ut eas necesse sit *trans-*
» *ferre* aut *circumire* : etiam in iis quæ deno-
» minata sunt, summa paupertas in eadem nos
» frequentissimè revolvit. At illis, non verbo-
» rum modò, sed linguarum etiam inter se diffe-
» rentium copia est ». QUINT. L. XII, Cap. 10.

qu'elle ramène souvent les mêmes termes ; au lieu que les Grecs étoient riches, non-seulement en mots, mais en idiomes tous différens les uns des autres. Tels sont les défauts qu'on reprochoit à la langue Latine ; aussi les Ecrivains , pour les éviter , se servoient - ils de termes Grecs (*) toutes les fois qu'ils vouloient donner , à leur prose ou à leurs vers , plus de douceur & d'harmonie. Ce n'étoit pas le seul avantage qu'ils en tiroient : ils trouvoient encore chez les Grecs des modèles en tout genre , de sorte qu'écrire & parler attique-

(*) « Itaque tantò est sermo Græcus Latino.
» jucundior , ut nostri Poëtæ , quoties dulce
» carmen esse voluerunt , illorum id nomen
» bus exornent ». *Id. Ibid.*

SUR LE PROGRÈS DES LETTRES. 11
ment , c'étoit écrire & parler de la
manière la plus pure. *Atticè dicere ,*
esse optimè dicere. Or , si les Maîtres
de l'éloquence , les Cicéron , les
Hortensius , les Quintilien ; si les
plus grands Poètes & les plus beaux
génies de Rome , Virgile & Horace ,
embellissoient leurs ouvrages , en
imitant les Grecs , pourquoi négli-
geons-nous si fort aujourd'hui ces
mêmes modèles, toujours également
admirables ? Tant de chef-d'œuvres
parvenus jusqu'à nous d'âge en âge ,
& qui font depuis tant de siècles les
délices & l'admiration des gens de
Lettres , vraiment dignes de ce nom ,
prouvent bien la supériorité des Grecs
& des Romains ; & si leurs langues
sont devenues celles du monde sa-

vant, c'est moins encore par leur beauté, leur richesse & leur énergie, que par le génie, le goût, le naturel & le sublime, qui brillent dans les ouvrages immortels que ces grands hommes nous ont laissés. Disons plus, ces deux langues ont été conservées de préférence à celles de tant d'autres peuples contemporains, parce que la Providence, en permettant qu'elles servissent de barrière contre l'ignorance, les avoit destinées en même temps à transmettre les oracles des divines Ecritures, & à devenir l'une & l'autre par ce moyen, la langue universelle de toutes les Nations éclairées par la lumière de l'Evangile (*).

(*) Aucune langue des anciens peuples ne

LES AUTEURS GRECS furent connus des Gaulois, presque en même temps que des Latins. Marseille, fondée par une Colonie de Phocéens sortis de l'Ionie, ressentit la première l'heureuse influence des sciences & des arts. Son Académie, tout-à-coup

subsiste. Elles sont toutes ensevelies dans la nuit des temps. Les Juifs mêmes, après leur longue captivité à Babylone, oublièrent leur propre langue, & apprirent le Chaldéen, dont le génie étoit à-peu-près le même que celui de l'Hébreu. Depuis ce temps, on ne trouve plus chez les Juifs l'Ecriture Sainte qu'en lettres Chaldaïques. Ils formèrent alors un Grec mêlé d'Hébraïsmes, qu'on appelle le *langage Hellenistique* : la version des Septante est en ce langage. Les Samaritains seuls ont conservé le Pentateuque en anciens caractères Hébraïques. Quant à nous, les Saintes Ecritures ne nous ont été transmises qu'en Grec ou en Latin ; les seules langues que l'Eglise ait adoptées.

célèbre, devint bientôt la rivale de celle d'Athènes , & même rivale préférée. L'alliance des Romains avec la République de Marseille , leur facilita la conquête des Gaules , qu'ils méditèrent long-temps avant que de l'entreprendre. Ainsi les Gaulois n'ont connu les ouvrages de l'Antiquité Latine , que sous la domination des Romains, accoutumés à imposer aux vaincus la nécessité d'apprendre, de parler & d'écrire la langue des vainqueurs ; car leur politique étoit d'étendre l'usage de leur langue aussi loin que leurs conquêtes : politique négligée par les Grecs , & à laquelle la langue Latine est redevable de la gloire d'être constamment demeurée la langue vulgaire

SUR LE PROGRÈS DES LETTRES. 19
de tous les gens de Lettres ; tandis
que la langue Grecque n'est aujourd'hui
bien connue que d'un petit nombre de Savans.

QUOI QU'IL EN SOIT , les Gaulois , en subissant la loi du vainqueur , y trouvèrent un très-grand avantage. Instruits déjà , ils joignirent de nouvelles connoissances à celles qu'ils avoient acquises. La langue Latine , dans laquelle ils se perfectionnèrent , jusqu'à la parler avec l'élégance & la pureté la plus grande , remplaça peu-à-peu l'idiome vulgaire , & leur ouvrit le chemin des honneurs & des dignités. On les vit bientôt occuper les premières places de la République , qui ne se donnoient qu'au

mérite , & qu'on ne peut en effet remplir dignement , que lorsqu'on fait penser & parler assez bien , pour faire penser les autres.

L'ÉTUDE des Belles-Lettres , cultivée de tout temps dans les Gaules , étoit négligée , ou pour mieux dire , tout-à-fait ignorée des Romains. Les Gaulois leur en inspirèrent le goût. Toute la Littérature se bornoit alors à la Rhétorique & à la Poétique. Les Romains , toujours sous les armes , accoutumés à des exercices violens , ne connoissoient point ceux du paisible Lycée. Ils étoient plus Soldats que Poètes & Orateurs ; mais ils le devinrent par la suite. Ils établirent des Ecoles publiques , où

SUR LE PROGRÈS DES LETTRES. 31
ils se plaisoient à venir entendre les
leçons des Gaulois. On peut juger
de la célébrité de ces Ecoles, du mé-
rite & de l'habileté des maîtres qui
y présidoient, par leurs disciples,
au nombre desquels on trouve les
noms illustres de César & de Cicé-
ron. Temps heureux, où pour entrer
dans les charges, pour parvenir aux
premières dignités & commander
aux autres, il falloit un mérite réel
& des talens reconnus ! Il étoit donc
de l'intérêt des Gaulois d'étudier
avec soin la langue Latine, puisque,
sans cette étude, leur éloquence leur
devenoit inutile : d'ailleurs la néces-
sité leur en faisoit une loi. Comment
auroient-ils pu défendre dans les
Tribunaux, dont les Juges étoient



Romains , leur innocence ou leurs droits attaqués? Indépendamment de ce motif de nécessité, ils en avoient un autre d'émulation; ils étoient assurés , en possédant bien cette langue, de devenir membres de la République, & par conséquent de pouvoir prétendre aux charges les plus éminentes du gouvernement. Si les Gaulois n'eussent été qu'un peuple ignorant & guerrier , une fois vaincus , ils eussent honteusement languissous la domination Romaine; mais l'amour des sciences élevoit trop leur ame, pour ne pas leur inspirer une noble émulation , & c'est par - là qu'ils se firent respecter de leurs vainqueurs. Rome, toute guerrière encore, & ne connoissant d'autre gloire

SUR LE PROGRÈS DES LETTRES. ;;
gloire que celle des armes , apprit
ainsi des Gaulois , qu'il étoit une autre
gloire plus digne du sage & plus
utile , celle des Lettres. Telle est la
force de l'exemple , le génie le saisit
en maître. Les Romains profitèrent
des instructions des Gaulois : les Gau-
lois à leur tour perfectionnèrent leurs
connoissances dans le commerce éta-
bli entre eux & les Romains : l'ardeur
pour les Lettres étoit générale , &
Rome & les Gaules pouvoient à
l'envi se disputer l'avantage de pro-
duire & de posséder dans leur sein
le plus grand nombre d'hommes
illustres.

CES BEAUX JOURS s'éclipsèrent à
la chute de l'Empire Romain. Les

C

Gaules devinrent la proie d'hommes sauvages & féroces , sortis des antres du Nord & des bois de la Germanie. Elles se trouvèrent infestées de ces Barbares , qui , tour-à-tour , leur imposoient des fers ; & les Francs furent les derniers qui s'en emparèrent pour toujours. Peu sensibles aux charmes des Lettres , ces nouveaux Maîtres, après avoir exterminé les hommes de leur temps , mutilèrent encore les générations à venir, en brûlant les livres & détruisant les monumens qui auroient pu faire revivre le goût & le génie. Les Gaulois, accablés sous le joug , ne s'occupèrent plus qu'à le rendre moins dur, & à se procurer la subsistance. Ainsi commença la décadence des

SUR LE PROGRÈS DES LETTRES. 35
Lettres : l'esprit de la nation Gau-
loise s'abâtardit insensiblement , &
des siècles ont à peine suffi pour ré-
parer une perte si fatale aux Arts &
aux Sciences.

MALGRÉ les ténèbres de l'igno-
rance qui paroissoient se répandre de
plus en plus , malgré cette fureur
grossière & barbare qui sembloit
devoir tout détruire , la Providence
veilloit à la conservation des précieux
ouvrages de l'Antiquité, en inspirant
à de pieux Solitaires le soin d'en co-
pier les originaux. Les sublimes pro-
ductions des plus grands génies
d'Athènes & de Rome , trouvèrent
un asile assuré dans les retraites de la
Religion ; & c'est de-là qu'elles ont

passé de siècle en siècle jusqu'à nous. L'Eglise qui avoit adopté les langues Grecque & Latine , les parla toujours ; & sans elle , l'ignorance eût prévalu. Mais il falloit des hommes retirés du monde , consacrés à la retraite par choix , à l'étude par goût , au travail par devoir , animés du même esprit & du même zèle , vivant en commun sous un même régime , qui voulussent employer les loisirs de leur solitude à la fastidieuse occupation de transcrire sans cesse. C'est pour le bonheur des sciences & des lettres , que ces Corps ont subsisté : jamais des Particuliers , dissipés par les affaires domestiques , détournés par celles du dehors , n'auroient pu se livrer à un travail si long & si

pénible; & c'est un des grands avantages qu'on ait tiré de ces laborieux & sçavans Solitaires, qui, du fond de leur retraite, éclairoient le monde qu'ils avoient quitté.

LES MOINES possédoient & conservoient tous ces chef-d'œuvres de l'esprit humain, & en jouissoient autant que leur état pouvoit le permettre, tandis que les Grands & toute la Nation croupissoient dans la plus honteuse ignorance. Un jargon barbare succéda à la langue divine des Homère & des Virgile, des Démosthène & des Cicéron. Comme celle-ci ne conduisoit plus aux dignités & aux récompenses, elle fut entièrement oubliée. Alors plus d'ému-

lation , plus d'empressement , plus d'attrait pour les sciences. Chaque jour hâtoit leur ruine ; & , s'il se trouvoit encore des hommes qui vou-
lussent se distinguer par leur savoir , entraînés par le mauvais goût , incapables de consulter les originaux, ils abandonnoient ces guides sûrs, pour ne suivre que des abrégiateurs infidèles. Cette négligence , ou plutôt ce mépris pour les bons modèles , porta la corruption du goût à un tel excès , qu'il sembloit que les ouvrages de l'Antiquité n'eussent jamais existé , ou qu'ils dussent être pour toujours ensevelis dans la poussière des Cloîtres.

ON N'EUT PAS seulement à déplo-

SUR LE PROGRÈS DES LETTRES. 39
rer alors la perte des Arts & des
Lettres , on eut à gémir encore sur
l'oubli des Loix & sur la ruine entière
des mœurs ; suites inévitables de l'i-
gnorance , dont les ravages sont
d'autant plus funestes, que, par-tout
où elle règne , il n'existe point de
vertu , & qu'au contraire le vice y
domine dans toute sa force, sans frein
& sans remords.

QUELS QUE soient les avantages
de l'homme sur tous les autres Êtres
de la nature , il a besoin que l'inf-
truction développe les facultés de
son ame, féconde son esprit, touche
son cœur , fixe ses idées morales &
physiques , lui démontre la nécessité
d'obéir à la raison , lui apprenne à

connoître la justice , à se la rendre à lui même & aux autres , en domptant ses passions & en évitant les actions nuisibles à la société ; de-là naîtra l'amour de la sagesse , fondé sur le sentiment lumineux du vrai , du juste ; sentiment qui seul peut lui servir de guide pour marcher constamment dans le sentier de la vertu , & le détourner de la voie du vice. S'il n'est pas éclairé , de combien d'illusions & d'erreurs son esprit brut ne sera-t-il pas offusqué ? Quels devoirs remplira-t-il , s'il les ignore ? Et il les ignorera , s'il n'est conduit que par un instinct aveugle. Pour qui aura-t-il de l'amour & de la reconnaissance , de l'obéissance & du respect , si son cœur vide de sentiment

SUR LE PROGRÈS DES LETTRES. 41
n'en connoît pas la nécessité & n'en
fait pas même apprécier la valeur ?
Borné par sa nature à ses seuls appé-
tits, semblable aux animaux par ses
besoins, qu'aura-t-il au-dessus d'eux,
s'il n'a pas même la honte de leur
ressembler ? C'est-là pourtant l'état
auquel voudroit nous réduire un de
ces Philosophes nouveaux, qui em-
ploie toute son éloquence à soutenir
les plus étonnans paradoxes. Quoi !
parce que quelques hommes, se di-
sant sages, & qui ne sont qu'or-
gueilleux & hardis, abusent de leur
talent pour corrompre les esprits, &
déraciner ces principes si nécessaires
à notre bonheur : qu'il est des vertus
à pratiquer & des vices à fuir ! Quoi !
parce qu'ils osent combattre la vérité

par des argumens puisés dans les sources impures du mensonge , & qu'enemis nés de la société ils se plaisent à jeter le trouble dans les ames foibles , pour les abandonner ensuite au tourment affreux du doute ou du désespoir ! Enfin parce qu'eux-mêmes , punis d'avance par les reproches secrets de leur propre conscience , cachent en faux braves l'inquiétude qui les dévore , & fiers de leurs vaines lumières , ne cherchent à les répandre que pour éblouir & pour égarer les victimes qu'ils surprennent ; semblables à ces feux trompeurs , dont la funeste clarté ne sert pendant la nuit , qu'à augmenter la terreur de celui qui voyage , & à redoubler l'horreur de l'obscurité ; il faudra

bannir de l'univers toute vertu & toute vraie science , rompre tous les liens de la société , vivre esclaves de l'ignorance & de nos passions, abjurer en un mot pour toujours les droits sacrés de l'humanité ! Non , si la science est une arme fatale , ce n'est qu'entre leurs mains. Elle ne nous est donnée que pour nous conduire , & ne leur a servi que pour les égarer. Le goût de la vérité , l'amour de la sagesse , voilà la vraie science de l'homme ; c'est d'elle que dépend notre bonheur , la paix du cœur la suit , & l'ame du sage qu'elle gouverne , libre & calme au milieu de la prison qu'elle habite , jouit déjà de l'immortalité qui l'attend.

C'EST au sein de l'ignorance ,
que naquirent les désordres qui déso-
lèrent toutes les conditions. Elle
enfanta les premières erreurs qui
affligèrent l'Eglise, & tout concou-
rut au progrès du mal. L'éducation,
si celle qu'on donnoit alors méritoit
d'être honorée de ce nom, consistoit
à apprendre à lire, encore n'étoient-
ce que ceux qu'on destinoit à l'Etat
Ecclésiastique, qui la recevoient. On
avoit entièrement oublié l'usage de
la langue Latine, & l'on ne parloit,
on n'écrivoit plus qu'en langue Ro-
mance, ou rustique ; c'est-à-dire ,
dans un idiome barbare, mêlé d'un
Latin corrompu. Aussi quels écrits
vit-on éclore ? Comme le goût tient

SUR LE PROGRÈS DES LETTRES. 45
à la vérité, & qu'il étoit perdu depuis long-temps, le faux prit la place du vrai. L'Histoire travestie perdit son exactitude & sa sévérité ; les Romans , digne nourriture des esprits vides & inappliqués , pleins d'un merveilleux absurde, firent les délices d'une imbécille oisiveté. Le succès de ce nouveau genre d'écrits, dont la durée fut longue, n'a rien qui doive étonner. Quoique l'homme soit né pour connoître & pour aimer la vérité ; l'erreur , l'illusion & le mensonge assiégent son berceau. Comment les en écarter , si ce n'est par l'instruction ? Quiconque est sans principes , est nécessairement sans goût , sans sagesse & sans vertu. Séduit par ses sens, il s'abandonne à la

pente la plus facile, & c'est celle du vice. Envain portons-nous en nous-mêmes le germe des plus belles qualités, il faut le féconder ; la raison veut être éclairée, & si le nom sacré de la vérité n'a jamais frappé notre oreille & pénétré jusqu'à notre ame, tout ce qui nous environne a droit de nous séduire & de nous tromper. L'éducation est notre sauve-garde & peut seule nous garantir de ce danger : or elle manquoit dans ces temps barbares ; il n'est donc pas surprenant que les fables & les contes les plus absurdes aient été préférés à la vérité, l'ignorance y conduisoit, le supposoit, l'exigeoit ; au lieu que chez les Grecs & les Romains, les Fables, ou plutôt les Apologues mo-

SUR LE PROGRÈS DES LETTRES. 47
raux , étoient le fruit d'une imagination brillante , de la politesse & de l'érudition , comme l'ont judicieusement remarqué les Auteurs de l'Histoire Littéraire de la France (*).

CE N'EST PAS néanmoins que quelques Princes n'aient tenté de favoriser les Lettres ; mais les obstacles qu'ils avoient à vaincre , se renouvelant fans cesse , rendirent leurs efforts inutiles. L'ignorance avoit jeté de trop profondes racines , pour pouvoir facilement arrêter ses progrès.

LA POÉSIE est peut - être le seul Art auquel nous soyons redeva-

(*) Hist. Litt. de la France, Tom. VI, p. 12.

bles de la conservation des Lettres. On ne la cultive pas sans un peu de goût & de génie. Quelque ignorant ou malheureux que soit un peuple , il chante même ses malheurs ; & c'est à l'aide de la Poésie qu'il charme ses ennuis , calme ses inquiétudes , oublie sa misère , célèbre ses plaisirs , & rend hommage à la Divinité. Le Poète alors choisit un langage moins vulgaire pour s'exprimer , & ce langage imparfait & grossier s'épure & s'adoucit insensiblement , sur-tout quand c'est un homme de génie qui l'emploie. Si d'un côté les Romans nuisirent à l'Histoire , de l'autre ils furent favorables à la Poésie , étant presque tous écrits en vers. Ce goût pour la poésie est naturel aux François.

on

SUR LE PROGRÈS DES LETTRES. 49
on a même remarqué que le moindre évènement, sérieux ou comique, étoit toujours le sujet d'une Chan-
son ; & c'est de-là qu'est né le Vau-
deville.

LES TOURNOIS (*), cette espèce de jeux militaires, presque aussi meur-
triers que la guerre, qui tiroient leur origine de l'ancienne Chevalerie, contribuèrent également à faire fleurir le règne de la Poësie. Le sang qu'on y répandoit en éloigna d'abord les femmes : mais lorsque ce sexe, sensible à la gloire autant qu'à la galanterie, fait pour n'éprouver & n'inspirer que de douces émotions,

(*) Voy. les excellens *Mémoires* de M. de la Curne de Sainte-Palaye sur l'ancienne Chevalerie.

eût surmonté la répugnance , il accourut en foule à ces spectacles ; l'honneur & l'amour devinrent l'ame de ces combats. Les Chevaliers , armés par les Dames , parés de leurs dons , animés par leur présence , faisoient des prodiges de valeur & d'adresse. On leur disoit avant la joute :

Servants d'amour , regardez doucement
Aux échaffauts , Anges de Paradis ,
Lors jouïtez fort & joyeusement ,
Et vous serez honorés & chéris.

Le Tournoi fini , ils se présentoient , couverts d'une glorieuse poussière , pour recevoir de la Beauté , souveraine de ces jeux solennels , le prix de leur victoire. Leurs hauts faits d'armes devenoient bientôt le sujet des conversations publiques & par-

SUR LE PROGRÈS DES LETTRES. 31
ticulières, & l'objet des poèmes &
des chansons que chantoient les
Dames & les Demoiselles, accom-
pagnées du son des instrumens. Ces
jeux, devenus les spectacles les plus
intéressans de la nation, se célébroient
avec autant d'appareil, que de ma-
gnificence. Ils étoient annoncés par
des Héraults : les Chevaliers s'y pré-
paroient long-temps d'avance, & il
falloit être sans reproche pour y être
admis. Le concours de la noblesse de
tous les pays du monde, & de la plus
belle jeunesse, composoit la plus
nombreuse & la plus brillante assen-
blée. La beauté des Dames, l'éclat &
la richesse de leurs atours & de leurs
habillemens, (dont elles se dépouil-
loient quelquefois pour en revêtir

les Chevaliers), la valeur & le nom des Héros, tout devoit animer la Poësie, & l'inviter à joindre ses chants aux acclamations publiques. Mais si la Poësie y trouva tant d'avantages, les mœurs y gagnèrent aussi (du moins tant qu'on observa rigoureusement les loix de la Chevalerie) par l'extrême attention qu'apporta la jeune Noblesse, à ne rien faire qui pût ternir sa gloire, & lui fermer l'entrée de la barrière.

CET ATTRAIT pour la Poësie réveilla l'indolence des Provençaux, plongés, comme tous les autres peuples de la Gaule, dans la plus profonde ignorance. Les *Trouvers* ou *Troubadours* (les premiers Poëtes que

SUR LE PROGRÈS DES LETTRES. 53
la Provence ait produits) après avoir
composé leurs Poèmes , alloient de
ville en ville , où ils étoient reçus
chez les plus grands Seigneurs , les
réciter ou les chanter , accompagnés
de leurs *Ménestrels* ou *Jongleurs*.
Cette vie errante , qui ressembloit
assez à celle des anciens Poètes Grecs,
n'avoit rien de deshonorant ; mais
elle prouve que de tout temps , les fa-
voris des Muses n'ont jamais été ceux
de la fortune. Par-tout où passoient
les Troubadours , ils étoient défrayés,
& on les payoit en *armes* , *habits* ou
chevaux * , & même en *argent*. Les per-
sonnes de la plus haute naissance , les
Princes mêmes , ne dédaignoient pas
d'embrasser cette profession , qui ,

* Voy. Œuvres de Fontenelle , T. III , p. 6.

ayant commencé vers le milieu du onzième siècle , prolongea sa durée jusques vers le milieu du treizième. L'amour & la galanterie étoient presque toujours la base de leurs Contes ou de leurs Chançons , & souvent les faveurs des Dames étoient la récompense de leurs chants. Quelle imagination ne se seroit pas enflammée à ce prix ? Mais aussi ce n'étoit qu'aux bons Poëtes qu'il étoit permis d'y prétendre. Dans ces temps de loyauté, l'esprit avoit autant d'empire sur le sexe , que les richesses , la bonne mine & l'éclat d'un grand nom, en ont aujourd'hui. Il faut l'avouer , si l'envie de plaire aux femmes , donne presque toujours atteinte à l'innocence des mœurs, elle inspire

SUR LE PROGRÈS DES LETTRES. 55
du moins la politesse & l'urbanité.
La différence de ces siècles au nôtre ;
c'est que la fidélité , la franchise &
la discrétion étoient le partage des
amans, & que depuis, ces vertus ont
disparu, & même cédé la place aux
vices opposés.

L'EXEMPLE des Troubadours s'étendit jusques dans les Provinces les plus éloignées. Ils ont la gloire d'avoir inspiré les Muses d'Italie : ils apprirent à Pétrarque à chanter la belle Laure , & nous leur sommes redevables de la régularité de la rime inconnue avant eux. Mais quand on jette les yeux sur leurs productions , on ne sauroit s'empêcher d'y remarquer l'empreinte profonde de l'igno-

rance. On est dévoré d'ennui, avant que de trouver dans ces sortes de Poësies, quelques endroits passables. On y rencontre pourtant quelquefois de ces heureux élans de l'ame, de ces expressions naïves du sentiment, que l'esprit tenteroit envain d'imiter : comment ne leur seroit-il pas échappé de ces expressions heureuses, ils avoient la nature & l'amour pour maîtres!

ON SE LASSE à la fin de suivre les mêmes traces. Les Troubadours, d'abord unis entre-eux, se partagèrent. Les uns continuèrent à chanter leurs vers & à les accompagner de la harpe ou de la vielle; les autres se mirent à composer des espèces de

SUR LE PROGRÈS DES LETTRES. 17
scènes en Dialogues, qu'ils jouoient
eux-mêmes. Ces Dialogues étoient,
ou des satyres, dans lesquelles ils repre-
noient avec la plus grande liberté les
vices du temps; (il est aisé de croire
qu'alors la profession de Troubadour
ne servoit plus à enrichir;) ou des
récits de quelques hauts faits, & des
louanges adressées aux Dames & aux
Seigneurs devant lesquels ils étoient
déclamés. De-là on les nomma *Co-*
miques ou *Comédiens* ; & , à pro-
prement parler, telle est la naissance
de la Tragédie & de la Comédie
parmi nous. Enfin le règne des Trou-
badours passa. Ils s'avilirent de façon,
& se livrèrent à une telle licence,
que les derniers qui portèrent ce nom,

craints & méprisés , furent chassés honteusement.

LES SIÈCLES s'écouloient , & l'ignorance régnoit toujours. Les Troubadours , les Jongleurs , les Mimes & Pantomimes , ainsi que les Farceurs , ayant été pros crits , on leur substitua un nouveau genre de spectacle , digne de la grossière simplicité de ces temps-là. Les traces de la savante Antiquité étoient tellement effacées , qu'on n'en avoit pas même conservé la plus légère idée. Quels sujets pouvoit-on choisir , pour amuser l'oisiveté des Grands , & délasser le Peuple de ses travaux ? Au défaut des sources profanes , la Religion servit les Poètes. Leur choix étoit

SUR LE PROGRÈS DES LETTRES. 59
d'autant plus naturel , que l'Eglise
condamnoit les spectacles , & qu'elle
avoit , long-temps auparavant , blâ-
mé , prohibé les Tournois , ainsi que
les Farces , tant à cause du sang hu-
main qu'on répandoit dans les uns ,
que de la trop grande licence qui
régnoit dans les autres. On joua donc
les Mystères , les Actes des Martyrs
& des Saints. La dévotion inspiroit
les Auteurs , animoit les Acteurs. Ces
pièces étoient partagées en plusieurs
journées , & les Représentans qui y
faisoient les personnages , étoient
souvent des gens distingués , &
même des Ecclésiastiques (*).

(*) » L'an 1437, lorsque Conrad Bayer, Evêque
» de Metz , fit exécuter le Mystère de la Passion
» en la Plaine de Veximiel près cette Ville , fut

NOUS JUGERONS aujourd'hui, peut-être avec un peu trop de sévérité & de dédain, ces sortes de spectacles : le mélange indécent des plus grossières bouffonneries avec les choses les plus sacrées, a sans doute de quoi révolter. Mais si les Auteurs n'avoient

» Dieu un Sire, appelé Seigneur Nicolle Don
 » Neufchatel en Touraine, lequel étoit Curé de
 » Saint Victour de Metz, lequel fut presque mort
 » en la croix, s'il n'avoit été secouru, & convint
 » que un autre Prêtre fût mis en la croix pour
 » parfaire le personnage du crucifiement, & le
 » lendemain ledit Curé de Saint Victour parfit
 » la résurrection, & fit très-hautement son per-
 » sonnage.... Un autre Prêtre, qui s'appeloit
 » Messire Jean de Nicey, qui étoit Chapelain du
 » Métrange, fut Judas, lequel fut presque mort
 » en pendant, car le cuer lui faillit, & fut bien
 » hastivement despendu & porté en royé ». Voy.
 Histoire du Théâtre François, Tom. II, pag.
 285 & 286.

SUR LE PROGRÈS DES LETTRES. 61
d'autre dessein que de toucher & d'attendrir, si les spectateurs étoient en effet touchés, attendris jusqu'aux larmes, si quelques-uns même d'entr'eux devenoient de ce spectacle avec la résolution de changer leurs mœurs, pouvons-nous, sans injustice, les accuser les uns & les autres de profanation & d'impiété? En quoi sont-ils donc blâmables? Abstraction faite des sujets qu'ils choisissoient, & qui doivent être l'objet, plutôt de nos méditations & de notre respect, que de notre amusement, ils faisoient le vrai but de la Tragédie, qui est de toucher, d'émouvoir & d'intéresser. Ce seroit avec bien plus de raison qu'ils nous blâmeroient, s'ils pouvoient revenir aujourd'hui & assister

à nos pièces de théâtre: avec quel étonnement, quelle indignation même, entendraient-ils les applaudissemens donnés aux tirades impies, scandaleuses & déplacées de nos Tragédies! Ils frémissaient à ces maximes hardies qui attaquent également & le Trône & l'Autel. Quel jugement porteroient-ils des Auteurs & des spectateurs? Nos spectacles seroient donc, avec plus de fondement pour eux, un sujet de scandale, que leurs jeux ne le doivent être pour nous. Au reste, en ne considérant les choses que du côté de l'Art, la naissance de la Tragédie chez nos Ayeux, fut la même que chez les Grecs. Les uns & les autres ont puisé leurs premiers sujets de Tragédies dans les sources

SUR LE PROGRÈS DES LETTRES. 63
sacrées de la Religion , avec cette
différence , que les Mystères respec-
tables de la nôtre ne laissent à l'ima-
gination aucune liberté , tandis que
les Grecs pouvoient à leur gré parler
de leurs Divinités , embellir leurs fa-
bles , & donner l'essor à leur génie.
Tel a toujours été le caractère dis-
tinctif du mensonge , il est susceptible
de toutes les altérations possibles , au
lieu que la vérité est inaltérable. Au-
jourd'hui que l'art est perfectionné ,
nous avons le même avantage que
les Grecs. La Fable & l'Histoire nous
fournissent des sujets , & l'Art seroit
encore dans l'enfance , sans les res-
sources qu'elles nous ont procurées.

TOUT INFORMES , tout grossiers

qu'étoient les spectacles dans ces temps barbares , on fait avec quel empressement les Grands & le Peuple s'y rendoient en foule. Doit-on en être étonné ? C'étoit le seul délassement qu'ils eussent , ils ne pouvoient en avoir d'autres. La simplicité des mœurs , une dévotion peu éclairée , les objets de notre vénération mis en action sous les yeux , tout concouroit à porter dans l'ame la plus vive impression & le plus grand intérêt. Aujourd'hui la lecture de ces sortes de pièces n'est pas supportable , non pas tant à cause de la rudesse de l'ancien langage ; mais parce qu'on n'y trouve ni sel , ni génie , ni beautés , & que le mauvais goût & la grossièreté des images , sont , de tous les défauts

SUR LE PROGRÈS DES LETTRES. 6;
défauts, ceux qui rebutent le plus.

QUAND on réfléchit sur la nature de l'esprit humain, qu'il est aisé d'humilier son orgueil, & de le réduire à ses justes dimensions ! Privé de toute instruction, il est nul. L'éclair qui l'annonce, les idées qu'il conçoit, les pensées qui l'agitent ou qu'il produit, le jugement qui le conseille, le goût qui le guide, l'imagination qui l'embellit en agrandissant tous les objets intellectuels ou sensibles, la mémoire, ce miroir utile & officieux, qui les lui rappelle à son gré; toutes ces admirables qualités ne sont-elles pas relatives au plus ou moins d'instruction, & par conséquent bornées au produit de l'éduca-

tion? Que sont-elles donc par leur nature, & que deviennent-elles en effet, quand elles sont enveloppées des voiles épais de l'ignorance? Fiers de la vaine parure d'une fausse Philosophie, nous regardons avec mépris ces siècles peu éclairés. Mais n'avons-nous pas à craindre, malgré de si grandes lumières acquises depuis, d'éprouver un jour le même sort? Ces spectacles, qui nous paroissent avec raison si ridicules & si contraires au goût, n'étoient pas tels aux yeux de nos Ancêtres. Aussi les *Mystères* furent-ils représentés pendant plus de cent cinquante ans de suite. Les *Moralités* & les *Farces* ou *Sotties* eurent leur tour. La moralité n'étoit autre chose qu'un Dialogue, où les Interlo-

SUR LE PROGRÈS DES LETTRES 67
censeurs représentoient, tantôt des per-
sonnages illustres & vertueux, vrais
ou feints, dont les actions ne pou-
voient qu'inspirer les bonnes mœurs;
tantôt c'étoit une simple Allégorie,
servant également à l'instruction des
spectateurs. La *Farce* ou *Sottie* étoit
livrée au contraire à la licence la plus
dissolue; les actions & les paroles les
plus obscènes y étoient admises;
exemple frappant du rapport qu'ont
entr'eux les mauvaises mœurs & le
mauvais goût!

ON NE PEUT retenir sa surprise,
en parcourant cet intervalle immense
de plus de douze siècles, de ce qu'ils
n'offrent pas, du moins de temps en
temps, quelque rayon de lumière. Si

par hazard on en apperçoit, il est si foible, qu'il ne peut percer la profonde obscurité qui les couvre. Le jour qui devoit la dissiper étoit loin encore, lorsque l'Art de l'Imprimerie fut inventé.

CET ART par excellence, qui peut seul, d'âge en âge, transmettre tous les autres Arts à la postérité la plus reculée, & qui, dépositaire des pensées, des opinions & des sentimens divers des hommes, fixe invariablement l'esprit de tous les siècles, ressuscita les Lettres, en tirant de l'oubli, & répandant de tous côtés les restes précieux de l'Antiquité. C'est par lui qu'ils reçurent une nouvelle vie : ses progrès réparèrent avec

SUR LE PROGRÈS DES LETTRES. 69
rapidité les pertes des siècles précédens, & les bons Auteurs, multipliés par l'impression, trouvèrent bientôt une foule de lecteurs, en état de les entendre & de les lire avec fruit. Chaque moment qui s'écouloit depuis la découverte de l'Imprimerie, hâtoit celui qui devoit opérer la révolution favorable aux Arts & aux Sciences; mais il étoit réservé à FRANÇOIS I de les faire renaître. Il fut le Dieu tutélaire des Savans, qu'il aima, qu'il encouragea, & qu'il protégea toujours. Après plus de douze cens ans écoulés & perdus dans l'ignorance, on ouvrit enfin les yeux, & l'on sortit de la plus honteuse léthargie. Cette aurore du bon goût, qui brilla d'abord sur les heureuses con-

trées de l'Italie, où régnoient les Médicis, répandit bientôt sa lumière sur toute l'Europe ; & , pour parler le langage du Président Hénault, ce fut deux fois le sort de la Grèce d'instruire & d'embellir l'Occident.

ON REPRIT donc l'étude des Anciens, l'amour des Sciences se ralluma ; tous les genres de Littérature furent également cultivés. Le génie sentit ses forces & les essaya ; l'esprit, auparavant aride & paresseux, tenta d'heureux efforts ; & l'imagination ; plus sage & mieux réglée, n'en devint que plus brillante & plus solide. Un changement si subit fut l'ouvrage de la protection du Prince ; mais la promptitude inexprimable avec laquelle il

SUR LE PROGRÈS DES LETTRES. Il s'opéra, fut la suite de l'ardeur que l'on mit à étudier les Anciens. On se les rendit bientôt assez familiers, pour oser les faire passer, soit Grecs, soit Latins, dans notre langue, toute barbare qu'elle étoit encore. Quelque imparfaites que fussent ces Traductions, elles donnoient du moins une idée de l'Antiquité, & inspiroient le desir de connoître les originaux & de les consulter. Les Grands alors, loin de rougir d'ajouter à leurs titres celui de Savans, étoient de tous les gens de Lettres les plus instruits; ils le seroient encore aujourd'hui, s'ils vouloient se persuader, que l'éclat d'un beau nom ne suffit pas pour acquérir une véritable considération; que destinés par leur naissance à for-

mer la Cour des Rois, ils sont faits aussi pour entrer dans leurs Conseils; que là, autant leurs talens & leur mérite sont utiles au Prince, à l'Etat, aux Peuples, autant leur ignorance est préjudiciable au bien public; enfin, que plus ils sont élevés au-dessus des autres hommes, plus ils doivent s'efforcer de mériter de l'être, & faire cesser ce murmure jaloux, qui réclame sans cesse les droits de l'égalité, & ceux du mérite négligé, contre les caprices d'une aveugle fortune.

A MESURE que la carrière des sciences s'étendoit, la nature se hâtoit de former des hommes dignes de la parcourir: l'éloquence devenoit plus

SUR LE PROGRÈS DES LETTRES. 79
mâle & plus pure ; une critique plus
éclairée , discutant les faits , rétablif-
soit l'Histoire dans son ancienne
splendeur ; la Poësie s'embellissoit
des larcins qu'elle faisoit aux Muses
Grecques & Latines ; & les Arts
commençoient à briller sous une
forme plus élégante & plus belle.

CEPENDANT la langue Françoisse
ne triomphoit point encore de sa ru-
desse & de sa grossièreté. Dénuée
qu'elle étoit de graces , d'élégance
& de précision , les Ecrivains n'o-
soient s'en servir , sur-tout pour les
ouvrages dont les sujets nobles , utiles
& intéressans , demandoient à être
présentés avec grandeur , & traités
avec soin. Si elle se fût perfectionnée

tout-à-coup, peut-être alors auroit-elle nui à l'étude des langues d'Athènes & de Rome. Ses défauts au contraire engageront les Savans à s'appliquer avec encore plus d'ardeur à cette étude importante. Aussi les ouvrages les plus estimés qui nous soient restés de ces temps-là sont-ils écrits dans l'une de ces deux langues; preuve évidente que les Ecrivains ne pouvoient s'exprimer dans la leur. Une autre raison décisive pour faire usage de ces langues anciennes, c'est qu'il falloit s'instruire, & qu'il n'existoit aucun ouvrage en François, dont il fut possible de tirer la moindre utilité. Il étoit donc nécessaire de recourir aux véritables sources du goût & du génie. Notre langue devoit à la

SUR LE PROGRÈS DES LETTRES. 75
fin s'épurer , mais c'étoit l'affaire du
temps ; il falloit commencer par éclair-
cir l'esprit , parce que l'art de s'ex-
primer n'a jamais précédé , mais a
toujours suivi l'art de penser. Ce
n'est pas que quelques Auteurs ne
cherchassent les moyens d'enrichir la
langue Françoisé , & de lui donner
une certaine harmonie ; mais ce n'é-
toit encore qu'un mélange barbare
de mots Grecs ou Latins , qu'on tâ-
choit de naturaliser. Ces efforts ne
furent pas tout - à - fait inutiles ; ils
accoutumèrent du moins à une sorte
de cadence & de mesure dans le style ;
dont il étoit auparavant entièrement
dépourvu. Ajoutons , que la simpli-
cité des mœurs ne contribua pas peu
à la lenteur des progrès de la langue ,

LA LUMIÈRE croissoit toujours , & répandoit un nouvel éclat sur la République des Lettres , lorsque Jodelle (*), sentant tout le ridicule de la représentation des Mystères, des Moralités, des Farces & des Sorties , imagina de composer des Tragédies & des Comédies d'après celles de l'Antiquité. Son exemple fut suivi par ses successeurs. On n'invoqua plus que les noms des Eschyle , des Sophocle & des Euripide ; les pieuses & ridicules Moralités & les indécentes Sorties furent bannies du théâtre ; la Scène Tragique s'ennoblit ; la Scène Comique renversa ses tréteaux , rompit ses masques , &

(*) Voy. *Recherches sur les Théâtres*, Premier âge du Théâtre François, pag. 20, Ed. in-4°.

SUR LE PROGRÈS DES LETTRES. 77
lança ses traits avec plus de décence ;
une foule de Poètes de tout rang &
de tous états faisoient l'ornement du
Parnasse François (*), & le Monar-
que même ne dédaignoit pas d'y
monter avec eux.

TANDIS QUE les Muses faisoient
retentir au loin leurs concerts , les
Loix fleurissoient , reprenoient une
nouvelle vigueur , & trouvoient des
interprètes fidèles & savans. La sphère
des idées s'agrandissoit de jour en jour ;
les connoissances se multiplioient ;
les progrès de l'esprit humain deve-
noient de plus en plus sensibles ; la
Nature mieux connue , plus exacte-

(*) Voy. *Recherches de Pâquier* , Liv. VII ,
Chap. vi.

ment observée, offroit un vaste champ aux méditations du Philosophe ; chaque art , & chaque science étoient mieux employés , plus approfondis ; on jugeoit plus méthodiquement & sur des principes ; le raisonnement acquéroit plus de force & de solidité ; mais le goût manquoit encore.

Le goût, ce sentiment exquis de l'ame, ce tact si délicat & si prompt, que la nature accorde quelquefois sans efforts, qu'elle refuse également à son gré ; & qu'on n'acquiert pas toujours, même par l'étude la plus opiniâtre, pouvoit bien en effet être négligé par des hommes plus occupés à jouir , qu'à penser aux moyens de joindre l'agréable à l'utile. Voisins

SUR LE PROGRÈS DES LETTRES. 79
encore de la barbarie, & rougissant
pour leurs Ayeux, ils se hâtoient d'en-
rasser richesses sur richesses, & de les
prodiguer. C'étoit même une affaire
d'amour-propre & de vanité, qui
tournoit entièrement au profit des
Sciences & des Lettres, par l'émula-
tion qu'elle inspiroit. On cherchoit
moins en effet à briller par les fines-
ses de l'Art, que par un prodigieux éta-
lage d'érudition. On citoit à tout pro-
pos les Auteurs Grecs ou Latins.
Cette affectation nuisoit sans doute
à l'Eloquence, & nous blâmons avec
raison ce défaut de goût; mais conve-
nons qu'alors, la plus grande partie
des auditeurs ou des lecteurs, n'avoit
pas besoin d'interprète: à peine au-
contraire, trouveroit-on aujourd'hui

dans une assemblée nombreuse, quelques personnes assez instruites, pour pouvoir s'en passer. Malheureusement nous avons réformé l'abus par un abus plus grand, en perdant entièrement l'usage des langues savantes.

QUOI QU'IL EN SOIT, la langue François se surmontoit, lentement à la vérité, les obstacles qui retardoient ses progrès. Elle acquéroit insensiblement plus de nombre & plus d'harmonie ; on étoit plus sévère sur le choix des mots ; l'éloquence étaloit des charmes inconnus jusqu'alors ; mais c'étoit aux dépens de la noble simplicité. On employoit, pour exprimer les choses les plus communes,

des

SUR LE PROGRÈS DES LETTRES. 81
des termes ampoulés, on prodiguoit
les métaphores & les comparaisons
les plus outrées; &, comme l'oreille
étoit flattée, on ne s'appercevoit pas
de ces défauts; on faisoit plus, on les
admiroit. Tandis que la Prose se char-
geoit ainsi d'ornemens confus & dé-
placés, la Poësie se paroît de grâces
naturelles & prenoit un vol sublime;
MALHERBE enfin toucha sa lyre; ses
accords réguliers, ses chants, pleins
d'une harmonie nouvelle, triom-
phèrent de la dureté de la langue,
& n'en firent sentir que la douceur
& les beautés.

LES TEMPS où le goût devoit naître
étoient arrivés. Tout annonçoit
l'époque la plus brillante de la Litté-

rature. La génération qui l'avoit précédée étoit enfin parvenue à détruire l'ignorance & la barbarie : elle avoit vaincu toutes les difficultés, surmonté tous les obstacles, & contente de la gloire qu'elle avoit acquise au prix de tant de travaux & de peines, elle laissoit à la génération suivante le plaisir & le soin de recueillir le fruit de ses veilles. En effet, quelles obligations n'avons-nous pas à tant d'illustres Savans, dont les recherches, aussi laborieuses qu'utiles, ont fait revivre les ouvrages de l'Antiquité, en ont éclairci ou rétabli les textes, & nous ont mis à portée d'en profiter ? Sans les efforts de ces hommes courageux & vraiment doctes, que nous estimons trop peu aujourd'hui,

SUR LE PROGRÈS DES LETTRES. 83
parce que nous croyons n'en avoir plus besoin , nous serions peut-être encore plongés dans l'ignorance , ou du moins nos progrès auroient été beaucoup plus lents. L'amour qu'ils avoient inspiré pour l'étude des Anciens, demeura dans toute sa vigueur ; mais il étoit bien plus aisé de suivre & d'embellir la route qu'ils avoient tracée , que de l'ouvrir & de la frayer.

IL ne s'agissoit plus que d'épurer le goût , & de réfléchir sur les beautés qu'offrent en foule les modèles de l'Antiquité. Ce n'est pas qu'ils n'eussent déjà servi de guides à plusieurs Ecrivains , mais c'étoit sans discernement & sans choix. Ces Ecri-

vains luttoient contre le mauvais goût de leur siècle ; & si , malgré leurs efforts , la victoire leur est échappée , ils ont du moins la gloire d'avoir combattu les premiers , & nous devons leur savoir gré de l'exemple qu'ils nous ont donné. Si Jodelle n'eût pas tenté de substituer aux ridicules spectacles de son temps des spectacles plus réguliers , il est presque certain que les Mystères , les Moralités & les Sotties auroient peut-être fait , pendant des siècles encore , l'amusement d'un peuple toujours également ignorant. Il avoit cependant à détruire , comme le remarque l'auteur des Recherches sur les Théâtres , une prévention d'autant plus difficile à vaincre , qu'elle étoit fondée sur l'ignorance & sur

SUR LE PROGRÈS DES LETTRES. 85
une longue habitude. Jodelle ne fut point effrayé de l'obstacle : son génie & ses talens le servirent également bien. Sa hardiesse eut heureusement des imitateurs , qui , à leur tour , en ont eu , d'âge en âge , jusqu'à nous.

LE CARDINAL DE RICHELIEU ,
Ministre dont les vastes desseins ne tendoient qu'à élever sur les fondemens les plus solides la gloire de son Maître & de la Monarchie , fut le premier qui sentit la nécessité de s'occuper particulièrement du soin de polir la langue François & de la perfectionner ; passionné pour tout ce qui pouvoit contribuer à l'utilité de l'Etat , peut-être entra-t-il autant de politique , que d'amour pour les

Lettres , dans l'établissement qu'il forma en leur faveur. Un Royaume, quelque riche & puissant qu'il soit , quelque supériorité qu'il ait sur ses voisins par la politique & par les armes , est loin encore de la véritable puissance , s'il n'est pas également supérieur par les lumières. L'homme ne peut qu'autant qu'il fait ; la Nation la plus instruite doit bientôt être la plus puissante ; la France l'étoit dès-lors , & n'avoit plus qu'un pas à faire , pour être la rivale d'Athènes & de Rome.

RICHELIEU , en formant l'Académie Françoisé , anima par son exemple & par ses bienfaits les membres dont il la composa. Occupé des plus

SUR LE PROGRÈS DES LETTRES. 87
vastes projets au milieu de l'adminis-
tration la plus orageuse , chargé seul
de tout le poids des affaires , sans
cesse en butte au ressentiment des
Grands qu'il avoit abaissés , impa-
tiemment supporté par son Maître ,
il trouvoit encore des momens à don-
ner aux Muses. Mais quelque atten-
tion qu'il eût , de n'admettre dans
son établissement que des hommes
d'un mérite rare , ils ne pouvoient
avoir que celui de leur siècle. On
n'étoit encore que savant , & l'on ne
connoissoit ni l'art de l'Orateur , ni
la manière d'écrire avec goût , ni le
goût même.

CEPENDANT la langue Françoisse
acquit sous ces nouveaux maîtres ,

plus de douceur & d'harmonie. Les Auteurs qui travailloient alors pour le Théâtre, étoient plus féconds, qu'élégans & corrects. On commençoit, il est vrai, à observer les règles Dramatiques, à dessiner mieux un plan, à soutenir davantage les caractères; mais on ignoroit l'art de *joindre (*)* à ces mêmes règles la *majesté de la Tragédie, la noblesse des caractères & la force de la versification*. CORNEILLE parut : la langue François étoit avant lui dénuée de graces & de force, il la rendit sublime. Son essai (**), quoiqu'imparfait, étonna. On vit éclore un art nouveau. Ce

(*) Voy. la Préface du Tom. IV de l'Histoire du Théâtre François, pag. 6.

(**) *Medée*.

SUR LE 'PROGRÈS DES LETTRES. 89
grand homme, rempli d'Aristote &
d'Horace, tira de son génie créateur,
& puisa dans l'élévation de son ame,
toutes les beautés mâles dont brillent
ses ouvrages. Le Cid acheva d'éclipser
pour toujours la gloire de ses rivaux;
Richelieu même en fut jaloux, &
lui suscita des critiques qui ne servi-
rent qu'à relever davantage l'excel-
lence de cette pièce. Pour juger des
motifs de cette jalousie, il suffit de
dire que le Cardinal de Richelieu se
glorifia d'être Auteur, & malheu-
reusement il n'en avoit que l'amour-
propre, & non le talent. La nature
l'avoit d'ailleurs trop bien doté, pour
qu'il eût à se plaindre de ne pouvoir
joindre à sa couronne le stérile &
vain laurier d'Apollon. Il eut pour-

tant la foiblesse de le desirer, & c'est de lui que nous vient cet usage, si commun & si nécessaire aujourd'hui, de s'assurer du suffrage d'un grand nombre de spectateurs complaisans pour applaudir (*). Usage perfide,

(*) « Mirame, Tragédie du Cardinal de Riche-
 » lieu, tomba à la première représentation. Ce
 » Ministre s'étant retiré seul à Ruel le soir même
 » du mauvais succès de sa pièce, envoya chercher
 » Desmarets qui soupoit avec Petit son ami.
 » Desmarets se doutant que l'entrevue seroit
 » orageuse, pria Petit de l'accompagner. . . .
 » Hé bien, leur dit le Cardinal, dès qu'il les vit,
 » les François n'auront jamais de goût pour les
 » belles choses, ils n'ont point été charmés de
 » Mirame. — Monseigneur, répondit Petit, ce
 » n'est point la faute de la pièce, qui est admira-
 » ble, mais celle des Comédiens. Votre Eminence
 » ne s'est-elle point aperçue, que non-seule-
 » ment ils ne savoient point leurs rôles, mais
 » qu'ils étoient tous yvres? Effectivement, reprit
 » le Cardinal, je me rappelle qu'ils ont joué

SUR LE PROGRÈS DES LETTRES. 91
qui suspend un moment la chute
d'un emauvaïse pièce , pour la ren-
dre ensuite plus certaine & plus
éclatante.

L'INJUSTICE du Ministre envers
Corneille étoit trop peu fondée pour
durer toujours. Richelieu céda enfin
à l'Auteur du Cid la palme qu'il avoit
osé lui disputer. Corneille continua
de parcourir en maître la carrière
qu'il avoit ouverte , & de marcher

» d'une manière pitoyable. . . De retour à Paris
» Desmarets & Petit ne manquèrent point d'aller
» prévenir les Comédiens , & de s'assurer du
» suffrage de plusieurs des spectateurs , en sorte
» qu'à la seconde représentation de *Mirame* on
» n'entendit que des applaudissemens ». *Recherch.*
sur les Théâtres, Troisième âge du Théâtre Fran-
çois , pag. 142 , Ed. in-4°.

à pas de Géant au temple de l'immortalité. Il emprunta peu des Grecs; la simplicité de Sophocle & d'Euripide ne cadroit point avec une ame aussi forte que la sienne. Il imita quelquefois Sénèque , & toujours le surpassa. Les Discours qu'il a joints à ses pièces de Théâtre renferment une Poétique admirable, que nos jeunes Auteurs devroient bien consulter , non-seulement pour y prendre des instructions sur l'Art Dramatique , mais des leçons de modestie sur la véritable estime qu'on doit avoir de soi-même. Il semble au contraire qu'ils veuillent diminuer la gloire de Corneille ; & loin de le respecter comme leur maître , & de l'imiter comme leur modèle; loin d'étudier

SUR LE PROGRÈS DES LETTRES. 93
leur art dans ses chef-d'œuvres & dans ses excellens discours, ils osent lui trouver des défauts, que souvent il n'a pas, & lui disputer même le génie de l'invention. Ne diroit-on pas qu'il est au milieu d'eux, comme étoit autrefois Sully au milieu des jeunes Courtisans de la Cour de LOUIS XIII?

Ces premiers beaux jours de la Littérature furent suivis de jours plus sereins & plus brillans encore. Les Lettres, sous le règne de LOUIS XIV, parvinrent au plus haut degré de splendeur, & la nature parut prendre plaisir à s'épuiser, pour rendre le siècle de ce Monarque un des plus célèbres de l'Histoire.

AUX troubles intestins de l'Etat ,
aux factions les plus puissantes & les
plus dangereuses , à la commotion
universelle de la chose publique, aux
tentatives indiscrètes & criminelles
de l'indépendance , en un mot à la
fermentation générale des esprits ,
succéda le calme le plus heureux. Le
Monarque jeta des regards bienfai-
sans sur les Arts & sur les Sciences ;
& comme ils devoient tous concou-
rir à sa gloire , le génie commença
d'abord par perfectionner la langue
destinée à transmettre à la postérité
les merveilles de son règne.

DES HOMMES que l'amour de la
retraite avoit réunis , cultivoient en
paix les Lettres au sein de la solitude

SUR LE PROGRÈS DES LETTRES. 95
& de la piété. Ils formoient entre eux une société de Savans, où régnoit le goût de la bonne Littérature & de la saine Philosophie. Occupés également de l'étude des Ecrivains Sacrés & Profanes, ils édifioient à la fois le monde & l'éclairoient. Ce sont eux, qui par leurs Ecrits ont fixé les premiers la langue Françoisé, & l'ont soumise à des règles invariables. Celui de leurs ouvrages, auquel on attribue sur-tout la fixation de la langue, sont ces Lettres immortelles que le génie dicta, & qu'Athènes auroit avouées. On voit par l'exemple de ces Solitaires, combien la retraite est favorable pour pénétrer dans le sanctuaire des Muses, & que c'est en méditant dans le silence les



oracles du goût, qu'on parvient à les imiter, & à les égaler.

C'EST ainsi que les hommes éloquens, que le siècle de Louis XIV a vu naître, ont acquis l'immortalité. Le bel-esprit étoit encore ignoré, ou, s'il osoit se montrer, ce n'étoit que dans des Ecrits de pur amusement, sans prétendre aucun rang dans la République des Lettres. Les Orateurs montoient à la Tribune doués de toutes les connoissances & de tous les talens nécessaires à leur Art. Abondante sans superfluité, riche sans faux brillans, naturelle sans bassesse, simple avec majesté, élevée sans affectation, sublime sans efforts, leur éloquence mâle & nerveuse, tantôt

SUR LE PROGRÈS DES LETTRES. 97
tantôt préférant la force du raisonnement aux tours ingénieux & fleuris, s'attachoit moins à plaire qu'à instruire, qu'à convaincre & persuader; tantôt s'élevant avec le vol de l'aigle jusqu'au sein de la Divinité dont elle sembloit être l'organe, elle étonnoit, ravissoit, arrachoit des larmes & des sanglots : dans les uns, pleine de candeur, animée du seul coloris des grâces, tendre, harmonieuse & touchante, elle pénétoit l'ame de la plus douce émotion, & couvroit de fleurs les vérités qu'elle vouloit annoncer aux Peuples comme aux Rois; dans les autres, brillante, énergique & pittoresque, elle traçoit les mœurs, les vices & les erreurs du temps, & prenoit des mains de la

vérité les armes dont elle les combattoit. Faisoit-elle l'Apothéose des Héros ? Alors déployant toutes les richesses de l'Art , soutenue par une imagination vive & brillante , toujours guidée par le goût, elle peignoit avec des traits de feu leurs vertus , leurs actions , leurs talens & leur courage , en arrosant de ses larmes les fleurs qu'elle jetoit sur leurs tombeaux. Telle étoit l'éloquence qu'on admiroit autrefois , bien différente de cette fausse éloquence , qu'on nous fait entendre aujourd'hui , toujours guidée , souvent enflée , sèche ou puérile , dénuée de graces , de sentiment , de noblesse & d'ingénuité.

DANS ces temps du bon goût, ce

SUR LE PROGRÈS DES LETTRES. 99
n'étoient pas seulement les Orateurs
que les filles de Mémoire inspiroient;
elles se plaisoient encore à mêler
leurs chants célestes aux accords de
la lyre des Quinault & des Lulli;
elles faisoient revivre les pinceaux des
Apelles & des Zeuxis, & ranimoient
le ciseau des Phydias & des Praxi-
telles; elles portoient avec complai-
sance leurs regards sur ces Monumens
immortels, qui s'élevoient par la
magnificence & pour la gloire du
Monarque & des Arts; en un mot
aucun genre ne pouvoit demeurer
imparfait. Mais, ce qu'il y a de plus
admirable, c'est que la nature, en
prenant plaisir à multiplier le nombre
des grands hommes, sembloit ne
leur dispenser que le génie propre à

chaque Art dans lequel ils devoient exceller.

CORNEILLE avoit ressuscité la Tragédie des Anciens ; & quoiqu'il eût tenté de faire revivre aussi la Comédie, ses efforts furent infructueux. Il n'appartenoit qu'à MOLIERE seul d'avoir la gloire de créer de nouveau l'art de la scène Comique , & de le porter fort au-delà de celui des Anciens. Il avoit été, depuis Térence jusqu'à lui , entièrement oublié. La Comédie de *la Mère Coquette* de Quinault , pièce régulière , modèle même, si l'on veut, d'intrigue , existoit vainement. Celui qui d'un œil attentif observe la nature, la suit pas à pas , perce les replis du cœur hu-

SUR LE PROGRÈS DES LETTRES. 101
main , en démêle avec adresse les
passions diverses , distingue habile-
ment leurs nuances & leur caractère,
découvre le jeu de leurs ressorts les
plus secrets , arrache le masque au
vice , saisit les ridicules , quelque
imperceptibles qu'ils soient , & fait
tirer d'un fonds aussi riche de quoi
nous faire rire à nos dépens sans
nous en appercevoir , est véritable-
ment l'homme de génie , le créateur
de l'Art, & MOLIERE le fut. Il avoit
le talent d'émouvoir le cœur & d'in-
téresser l'ame : il donnoit à sentir à
l'un , à penser & à comparer à l'autre.
Les Auteurs qui l'avoient précédé,
ceux qui couroient avec lui la même
carrière , n'avoient-ils pas les mêmes
vices, les mêmes passions, les mêmes

ridicules à peindre & à combattre ? Pourquoi ne l'ont-ils pas tenté ? C'est que le génie leur manquoit. Molière, pour réussir, eut plus d'obstacles à vaincre que Corneille. Il étoit en effet plus aisé de rétablir la vraisemblance dans la Tragédie, que la vérité dans la Comédie. On étoit accoutumé à un Théâtre licencieux ; c'est-à-dire, que les Poètes Comiques, ou du moins la plupart d'entre eux *se permettoient des licences, qui ne caractérisoient pas moins la malignité de l'esprit, que la corruption du cœur ; & ce genre étoit reçu & applaudi (*)*. Le moyen d'en faire goûter un nouveau, où l'Auteur ne sortant jamais

* Voy. Observations sur la Comédie par Riccoboni, p. 117.

SUR LE PROGRÈS DES LETTRES. 103
des bornes de la décence & des
mœurs , n'attaquoit que les vices &
les ridicules sans aucunes personna-
lités ? Molière en vint à bout , & n'a
laissé son génie , son talent à per-
sonne.

TANDIS QUE la Scène Comique
s'enrichissoit des chef-d'œuvres de
cet Auteur inimitable , Corneille ter-
minoit sa carrière , & voyoit dans
RACINE, qui commençoit à paroître,
un rival digne de lui disputer , où
de partager sa gloire. Elevé à Port-
Royal , c'est l'éducation qu'il reçut
dans cette savante retraite, qui déve-
loppa ses talens ; c'est là qu'il puisa
dans l'étude de l'Antiquité ce goût,
cette élégance, cette pureté, cette

correction qu'on admire dans ses ouvrages ; Euripide & Sophocle furent ses guides , & le formèrent. Une récompense qu'il reçut de la part du Roi , pour une Ode qu'il avoit faite , décida pour jamais son talent ; & peut-être Racine seroit-il ignoré sans Chapelain , qui parla si avantageusement à COLBERT & de l'Ode & de l'Auteur , que peu de temps après le Ministre lui accorda une pension. Quand on réfléchit sur l'honnêteté de ce procédé , & sur le bien qu'il a produit , on voudroit oublier , que l'honnête Chapelain étoit un mauvais Poète.

POUR QUE les talens naissent , s'élèvent & se fortifient , il faut les pro-

réger , les aider , les encourager.
COLBERT, ami des Arts & du bien public, qui répandoit sur les Savans les bienfaits de son Maître , jusques dans les contrées les plus éloignées , devint le protecteur de Racine. Les succès du jeune Poëte , furent en peu de temps si brillans & si rapides , qu'ils excitèrent la jalousie de Corneille. Mais Corneille étoit vieux , & ses productions étoient plus foibles. Ce n'étoit plus le père du Cid , des Horaces & de Cinna , c'étoit l'Auteur de Pertharite & d'Attila. Les Auteurs n'ont que trop imité depuis sa foiblesse ; malheureusement ils n'ont pas les mêmes titres que ce grand homme, pour se faire un nom , & pour leur servir d'excuse.

NOUS ne pouvons trop remarquer, combien les mœurs ont d'empire sur les ouvrages d'esprit. Un Roi jeune & victorieux, une Cour brillante, qui ne respiroit que la gloire & la galanterie, où l'on ne songeoit qu'à plaire, où du sein des plaisirs on voloit à la victoire, frappèrent les premiers regards de RACINE; ainsi, lorsqu'il choisit l'amour pour être l'ame de ses Tragédies, il suivoit à la fois le goût qui dominoit alors, & le penchant de son cœur. Les hommes ne sont, que ce que les circonstances veulent qu'ils soient. Corneille, au contraire, né dans un temps où la guerre civile déchiroit l'Etat, où les factions entraînoient dans des intrigues san-

glantes, où les passions les plus fortes jetoient dans les esprits une sorte de courage & d'élévation, donnoient plus de vigueur à l'ame , augmentoient son ressort , Corneille n'avoit vu que des événemens propres à faire germer dans son ame ces sentimens dignes des premiers Romains, & si bien exprimés dans toutes ses Tragédies. Les mœurs influèrent donc sur le goût de ces deux grands hommes , & imprimèrent à leurs ouvrages ce sentiment dans l'expression, ce caractère de vérité, qui les distinguent si essentiellement , & dont jusqu'à présent aucun Auteur Tragique n'a pu se flatter d'approcher.

TANT que les admirateurs de Corneille ne combattirent qu'en faveur de sa gloire les succès de Racine ; tant qu'ils n'opposèrent que chef-d'œuvre à chef-d'œuvre , on pouvoit leur pardonner leur enthousiasme pour un grand homme , dont les triomphes n'étoient plus douteux, & dont la place étoit marquée d'avance au Temple de Mémoire. Cette préférence, cet enthousiasme même, n'avoient rien d'humiliant pour Racine. Mais , lorsque l'intrigue & le mauvais goût se liguèrent contre lui, en s'efforçant de faire triompher Pardon , on ne vit plus alors dans cette conduite qu'une basse jalousie , & la plus aveugle prévention du Bel-esprit , ennemi né du génie. Ce qu'il

y a de plus étonnant ; c'est que des femmes aimables , instruites , ayant un nom , de l'esprit , des talens même pour écrire , étoient à la tête de la cabale. Les Athéniennes ne jugeoient ni les Sophocles , ni les Euripides ; elles ne donnoient point le ton aux Auteurs de la Grèce. Puisque nos mœurs plus douces & moins fières avoient laissé usurper au beau sexe le souverain empire du goût , qu'étoit donc devenue la sensibilité qui lui est si naturelle ? Comment avoit-il pu la perdre au point de se déclarer contre l'Auteur le plus tendre , & le plus digne de lui plaire ?

EN EFFET , que de charmes , que de magie , que de merveilles intel-

lectuelles dans le style de Racine !
Quelle noblesse , quelle sublimité ,
quelle délicatesse de sentiment dans
sa Poësie ! Quelle justesse & quelle
netteté d'expression ! Quelle harmo-
nie , quelle facilité dans ses vers , où
l'on ne trouve pas une épithète oisive ,
pas un mot de sur-charge ou d'en-
flure , pas une seule nuance de sen-
timent imparfaite ou manquée ! C'est
le Peintre du cœur , le Poëte de toutes
les âmes sensibles , qui , dans ses ou-
vrages , a porté la langue Françoisè
au dernier degré de perfection &
de pureté. Il eut le bonheur d'être le
contemporain & l'ami de Boileau-
BOILEAU ! dont notre siècle auroit
besoin pour faire justice des Pradons
& des Cotins modernes ! Il semble

SUR LE PROGRÈS DES LETTRES. III

que la nature l'ait fait naître exprès dans le siècle du goût, pour en enseigner le culte , le préserver de la corruption , le perpétuer, & pour chasser de son temple tous ceux qui voudroient le profaner. Elle lui accorda le don de la Satire ; il l'employa toujours utilement contre les mauvais Auteurs , qu'il ne craignit jamais, parce qu'il étoit aussi honnête homme qu'excellent Ecrivain.

ON lui fait cependant un crime aujourd'hui de ses Satires ; on ne le traite que de versificateur , quoiqu'il soit un Poëte de génie & un très-grand Poëte. Ne diroit-on pas que ces Juges injustes , si délicats à la fois & si rigoureux , craignent qu'il ne

renaisse de sa cendre? Ne croiroit-on pas qu'ils lisent déjà leurs noms, à la placé de ceux des mauvais Auteurs qui figurent si bien dans ses Satires?

RENDONS GRACES néanmoins à notre heureuse destinée, du courage, & du succès avec lesquels ce Législateur du Parnasse a combattu & poursuivi le mauvais goût, qui peut-être eût triomphé, escorté comme il l'étoit alors du bel-esprit. Combien peu s'en est-il fallu que PRADON ne l'ait emporté sur RACINE! N'a-t-on pas vu le moment où les Anciens alloient être dégradés & bannis de la République des Lettres?

AU MILIEU des triomphes des
Corneille

Corneille , des Racine & des Molière , le Bel-esprit , mécontent de ne jouer depuis long-temps qu'un rôle subalterne , s'admirant dans ses productions frivoles , jaloux d'étaler son clinquant & son faux-savoir , trouva le secret enfin d'entrer en lice pour la première fois ; & pour qu'on doutât moins de ses talens , il voulut se signaler , en disputant aux Anciens leur supériorité sur les Modernes. Cette pensée ne pouvoit venir , que d'un fonds d'orgueil & d'ignorance insupportable. Cependant PERRAULT se chargea de l'attaque , & soutenu par quelques beaux-esprits auxiliaires , il engagea le combat.

PERRAULT ne savoit point le

H

Grec (*), par conséquent n'avoit jamais lu ni Homère, ni Pindare, ni Sophocle. Il ignoroit, de son aveu, quelle étoit l'Ode d'Horace à laquelle Jules Scaliger donnoit la préférence; il ne savoit pas même juger quelle étoit la plus belle Ode de Malherbe, pour l'opposer aux Anciens. Comment ose-t-on décider des rangs, apprécier le mérite, quand on est incapable de comparer par soi-même les talens des uns & des autres? Si Corneille, par la fécondité de son génie sublime, a su égaler

(*) Voy. *Variétés sérieuses & amusantes*, nouvelle Edition, 1769, Tom. I, pag. 371, où M. Sablier, qui en est l'Auteur, rapporte une lettre écrite à un de ses parens, & dont il a l'original de la main de Perrault, dans laquelle cet adversaire des Anciens avoue qu'il ne les connoît pas.

SUR LE PROGRÈS DES LETTRES. 115
les Anciens ; si nous retrouvons Euripide & Sophocle dans Racine , Aristophane , Plaute & Térence dans Molière ; Horace & Juvénal dans Boileau , Esope & Phedre dans la Fontaine , Lucien dans Fontenelle , Pindare dans l'illustre & malheureux Rousseau , qui sera toujours , malgré l'envie , le premier Poète Lyrique de la France ; si nous croyons encore entendre les Démofthène , les Isocrate & les Cicéron dans tant d'Orateurs qui les ont fait revivre ; en un mot , si le siècle de Louis XIV a produit lui seul , ce que des siècles entiers n'ont pu produire que lentement sous les heureux climats de la Grèce & de l'Italie ; en doit-on conclure que les Moder

génie une première impulsion , qui provoque son feu , lui donne de l'action , & l'enflamme. Cette impulsion une fois donnée , l'imagination s'allume à son tour , & produit sans peine & sans efforts les images les plus grandes & les plus frappantes. Ceux que nous appelons Anciens par rapport à nous , ont été précédés par des Peuples qui les ont instruits ; & en remontant jusqu'à l'enfance du Monde , les premiers Hommes avoient pour maître les merveilles de la nature. Ce spectacle aussi intéressant que sublime , qui frappoit sans cesse leurs sens , élevoit leur esprit jusqu'à leur divin Auteur , & leurs premiers ouvrages n'ont été que des Cantiques de reconnoissance à sa

thène & de Cicéron pénètrent son ame, développent ses talens ; il vole à la tribune , & son éloquence , sans faux ornemens , sans éclat emprunté , coule délicieusement de ses lèvres , enchante , touche & persuade. Est-il Historien ? Hérodote , Xénophon , Thucydide , César , Tite - Live & Tacite forment tour-à-tour son style , lui montrent la route difficile & dangereuse de la vérité , dont il ne doit jamais s'écarter , lui apprennent à tenir le fil nécessaire pour ne pas s'égarer dans le labyrinthe de l'Histoire , & lui découvrent en même temps le secret d'attacher , d'instruire & de plaire.

IL FAUT donc nécessairement au

H iij

muniquées , & ceux chez lesquels elles ont jeté les plus profondes racines, ont été les plus favorisés de la nature. Or , quelque étendue de génie que nous ayons reçue d'elle , cette faveur est un partage , & par conséquent elle est toujours bornée ; elle nous devient même inutile , si nous ne la cultivons pas. Nous devons donc consulter ceux , qui peuvent nous donner le plus de lumières analogues à ce sens intellectuel qui agit en nous. C'est par-là que les grands hommes du siècle dernier , se sont assuré les éloges & l'admiration de la postérité la plus reculée ; & loin d'avoir eu le sot orgueil de se croire supérieurs à leurs maîtres , ils ont avoué qu'ils leur étoient redevables

SUR LE PROGRÈS DES LETTRES 121
des beautés qu'on trouvoit répandues
dans leurs ouvrages. En effet , par-
courez leurs Ecrits, tout y respire le
goût, tout y porte l'empreinte du
génie, tout y rappelle la savante An-
tiquité. Tel est encore aujourd'hui,
le caractère distinctif des ouvrages
du Plin de la France (*), ce Sa-
vant illustre, ce génie vraiment créa-
teur, l'honneur & la gloire de son
siècle, ce Philosophe profond, cet
Historien éloquent & sublime de la
Nature, auquel elle semble avoir
pris plaisir à révéler ses secrets les
plus cachés.

LES ANCIENS seront toujours les
maîtres & les modèles de tout Au-

(*) M. le Comte de *BUFFON*.

teur , qui , jaloux de sa gloire , voudra que ses Ecrits passent à la postérité. C'est moins la mal-adresse & l'ignorance de Perrault qui l'ont fait succomber , que l'impossibilité de soutenir & de défendre une cause aussi ridicule & aussi mauvaise que celle qu'il avoit entreprise. Les Boileau , les Racine eux-mêmes y auroient échoué. Qui pouvoit mieux cependant y réussir que ces grands hommes , dont les veilles avoient été constamment employées à l'étude de l'Antiquité ? Qui devoit par conséquent juger avec plus d'autorité , de connoissance & d'intérêt les beautés & les défauts des ouvrages des Anciens ? A quoi songeoit donc le bel-esprit , de s'exposer , par son igno-

rance , à la honte d'une défaite certaine , en n'employant même contre lui que les armes du sens commun ? Envain appela-t-il à son secours & LA MOTTE & FONTENELLE. Ces deux Ecrivains étoient eux-mêmes un exemple , qui n'établissoit pas la supériorité des Modernes. Si l'on estime dans l'un le prosateur ingénieux , le versificateur de la raison , on est forcé d'avouer que les trois quarts de ses Odes & de ses Fables glacent d'ennui le lecteur le plus bienveillant. Si l'on aime dans l'autre l'art d'orner & d'embellir le compas d'Uranie ; si l'on applaudit à la touche ingénieuse & savante de ses *Oracles* , à la finesse de ses *Dialogues* , à l'agréable Philosophie de ses *Mondes* , au tour

inimitable de ses *Eloges*, on est, malgré soi, dégoûté du jargon fade & précieux de ses *Idylles* & de ses *Eglogues*, si éloignées du naturel & de l'élégante simplicité de Théocrite & de Virgile.

ON DOIT être étonné, qu'une pareille dispute se soit élevée dans un siècle, où les Sciences étoient si manifestement redevables aux Anciens de l'éclat qu'elles répandoient sur toute la France. Mais le bel-esprit alors imitoit Sénèque, qui ne cessa, pour soutenir sa réputation, de déprimer les Anciens, sentant bien que, si l'on s'attachoit une fois à la lecture de leurs ouvrages, on ne pourroit jamais lire ni goûter les

SUR LE PROGRÈS DES LETTRES. 125
fiens (*). C'est ainsi que la décadence du goût suivit le beau siècle d'Auguste ; c'est ainsi que le nôtre touche peut-être de près à l'époque humiliante de l'ignorance des premiers siècles.

LA NATURE a paru se reposer ; après avoir enfanté tant de merveilles pendant le siècle dernier. Mais dire qu'elle se soit épuisée , c'est l'outrager ; c'est autoriser la paresse , qui , bercée de la fausse idée qu'il n'est

(*) « Quem non equidem omninò conabar
» excutere, sed potioribus præferri non sinebam,
» quos ille non destiterat incessere, cùm diversi
» sibi conscius generis , placere se in dicendo
» posse iis , quibus illi placerent , diffideret. »
Quintil. Lib. X , Cap. I , in fin.

plus rien de neuf à inventer, ferme les livres, laisse-là l'étude & s'endort; c'est étouffer le génie naissant, l'empêcher d'éclorre, & le détourner de tenter des efforts heureux; c'est rendre enfin à l'ignorance tout son empire, & au bel-esprit la gloire de se soutenir par ses frivoles & inutiles productions. Envain on objecte sans cesse que les sources sont taries, & que les sentiers sont trop battus: à force de le répéter, on le croit, & le goût se perd. Quoi! les ouvrages de ces génies immortels de l'Antiquité, n'ont plus de beautés pour nous! Ils n'ont plus le pouvoir de nous enflammer, parce qu'ils ont enflammé ceux qui nous ont précédés! Pourquoi donc Horace recom-

mandoit-il avec tant de force aux Ecrivains de son temps & aux Ecrivains à venir, de les lire & relire jour & nuit?

N'ACCUSONS de ce préjugé, malheureusement trop établi, que notre méthode d'éducation. Les langues Grecque & Latine y tiennent si peu de place, que l'Elève les oublie pour toujours ; dès qu'il est une fois sorti des mains de son maître. Cependant elles sont la clef de toutes les Sciences & de tous les Arts : elles sont utiles , dans tous les temps de la vie , à quiconque en a su profiter : elles aident & favorisent les dispositions naturelles des ames heureusement nées, elles écartent le soupçon

honteux d'ignorance & d'éducation négligée, elles ornent l'esprit, étendent les connoissances, conduisent directement aux sources premières du goût, ajoutent enfin un plus haut prix au mérite personnel de l'homme en place. Que l'on jugeoit mieux autrefois des avantages réels & de l'utilité de ces deux langues ! Il est vrai qu'alors l'institution de la jeunesse étoit mâle & vigoureuse : aussi formoit-on des hommes. La science précédoit la connoissance du monde ; & loin de regarder comme perdues ces premières années consacrées à l'étude, & si nécessaires à bien employer pour fonder quelque espérance sur l'avenir, les heures n'étoient pas encore assez longues pour

SUR LE PROGRÈS DES LETTRES. 129
pour remplir un objet si essentiel &
si intéressant. Rapportons-nous - en
au compte qu'en rendoit , pour
l'instruction de sa famille , un des
Ancêtres (*) du premier Président

(*) Henry de Mêmes en 1584. « Nous étions ,
» écrivoit-il, debout à quatre heures du matin
» & allions à cinq aux études. . . : Nous oyions
» les lectures jusques à dix heures sonnées sans
» intermission. . . Après dîner nous lisions par
» forme de jeu Sophocle, ou Aristophanes , où
» Euripide, & quelquefois Demosthenes, Cicero,
» Virgilius, Horatius . . . Et le soir nous lisions
» en Grec ou en Latin ». *Voy. Traité des Etudes*
de Rollin, Tom. I, pag. 123 & 124, Edit. in-4°.

J'ai actuellement sous les yeux une Traduction
des Philippiques & de plusieurs Oraisons de
Démosthène, faite par M. N. de Nicolay, pre-
mier Président de la Chambre des Comptes de
Paris, ayeul de M. de Nicolay, aujourd'hui pre-
mier Président de la même Chambre. Cette Tra-
duction, qui n'est que manuscrite, pourroit sou-
tenir le grand jour de l'impression, même à côté

de Mêmes. La jeunesse éveillée dès l'aube du jour, voloît à l'étude. Elle se faisoit un jeu de la lecture des meilleurs Auteurs de l'Antiquité Grecque & Latine ; elle s'en nourrissoit, & l'on voyoit avec plaisir l'esprit se développer, le jugement se former, le goût devenir pur & solide. Le cours des études fini, on entroit dans le monde, non avec ces graces qui doivent tout à l'art, cette confiance hautaine, dont la présomption est la mère, ce ton libre & décidé qu'on applaudit, & qu'il seroit plus sage de réprimer ou de contenir ; mais avec ces graces in-

de l'excellente Traduction de feu M. l'Abbé d'Olivet. L'amour des Lettres, le mérite & les talens ne sont pas moins héréditaires dans cette illustre Maison, que la vertu, l'honneur & la probité.

SUR LE PROGRÈS DES LETTRES. 131
génues, cette candeur aimable, cet
embarras modeste, qui annoncent
l'innocence des mœurs, cette juste
méfiance de soi-même, compagne des
vrais talens que l'expérience achève
de perfectionner, & qui conduisent
aux places destinées à la naissance,
briguées par la fortune, accordées
à la faveur, & que le mérite attend.

Si cette méthode d'élever la jeu-
nesse se fût conservée, nous aurions
encore des hommes. Mais nos mœurs
sont trop énervées, pour que l'édu-
cation ne soit pas amollie. De-là
naissent la plupart des vices du cœur
& des travers de l'esprit. Au moyen
de la foible nourriture qu'on lui
donne, il ne prend qu'une consistance

factice. Il ressemble à ces fruits sauvages, qui plaisent d'abord à la vue, & dont la saveur détruit le charme. Comme il est vide, ses idées toujours vagues, quelquefois brillantes, ne sont jamais solides : présomptueux, il croit saisir tous les objets qu'il n'est pas capable d'atteindre; superficiel, il les effleure tous & n'en embrasse aucun : fier, autant de ce qui lui manque, que de ce qu'il possède, il s'arroe la supériorité, prend le ton, prononce & décide en maître; son goût est toujours ou faux, ou bizarre, ou frivole : esclave de l'imagination, il en est tyrannisé & séduit tour-à-tour; sans jugement & sans principes, il se laisse emporter au premier vent des opinions, l'er-

SUR LE PROGRÈS DES LETTRES. 137
reur l'entraîne , & c'est en vain que
la raison & la vérité tentent de le
ramener : il est trop aveuglé pour les
reconnoître ; il n'est pas assez fort
pour rétrograder sur lui-même.

MALGRÉ l'évidence de ces défauts,
qui deviennent de jour en jour plus
communs, il semble qu'on se ligue
aujourd'hui , pour ôter à la jeunesse
le goût de la seule étude qui lui con-
vienne , en ne l'occupant qu'à des
exercices , sans doute utiles , mais qui
pourroient si facilement s'allier avec
ceux qui donnent à l'ame de la force
& de l'élévation , au génie du ressort
& de l'étendue , à l'esprit de la justesse
& de la solidité. Cette indifférence
est le fruit du luxe & de l'abus des

richesses. En effet, à quoi peuvent servir la science & le mérite, quand la fortune & la protection disposent de tout, conduisent à tout ? On ne réfléchit pas néanmoins assez sur le malheur d'une mauvaise éducation : ce malheur ne se répare jamais, parce qu'il n'est senti que lorsqu'il n'est plus temps d'y remédier. L'ignorance, qui en est ordinairement la suite, nous expose, quelque profession que nous embrassions, à commettre les fautes les plus graves ; & les gens en place, quelquefois dépourvus de talents, incapables de les apprécier dans autrui, assez injustes pour les rabaisser, pour en être jaloux & les craindre, sont souvent la victime de leurs subtilernes, parce que ceux-ci, mieux

SUR LE PROGRÈS DES LETTRES. 135
élevés qu'eux & plus instruits, secrètement offensés du joug humiliant auquel ils sont asservis, se vengent ordinairement de l'espèce d'hommage qu'ils sont contraints de rendre à l'ignorance, en méprisant l'homme autant qu'ils respectent sa place.

NOTRE SIÈCLE cependant se glorifie d'être le siècle de l'esprit ; c'est-à-dire, que nous faisons revivre le temps de Sénèque & de Lucain, Nous nous flattons encore d'avoir étendu les progrès de la Philosophie. Mais, quel triste retour sur nous-mêmes, quand nous sommes forcés d'avouer que c'est aux dépens du génie, du goût & de l'imagination !
Etrange Philosophie ! dont l'art est

de détruire en nous toute sensibilité !
Funeste Morale ! dont le but est
d'attaquer des vérités consacrées à
jamais, & d'ôter à l'humanité ses
sentimens, à l'ame ses vertus, son es-
pérance & ses consolations, à l'es-
prit son calme & sa gaieté ; aux
mœurs leur pureté, leur candeur &
leur frein !

LA POSTÉRITÉ sera bien étonnée ;
quand elle cherchera vainement dans
nos Ecrits prétendus Philosophiques
(s'il est vrai qu'ils parviennent jus-
qu'à elle) cette abondance de lumiè-
res merveilleuses, que nous vantons
avec tant d'emphase & de complai-
sance ! Elle demandera quelles véri-
tés nouvelles nous avons enseignées,

SUR LE PROGRÈS DES LETTRES. 137
quelles erreurs nous avons détruites,
quelles ténèbres nous avons dissipées?
Notre égoïsme révoltant ne lui im-
posera point : elle verra que nous
nous sommes fait illusion à nous-
mêmes ; que notre imagination
exaltée n'a enfanté que des rêves ridi-
cules ou dangereux ; que nous nous
sommes crus riches de quelques lam-
beaux ramassés dans l'école d'un scep-
ticisme effronté : elle nous comparera
aux enfans, qui , par une indiscrete
curiosité , déchirent & brisent tout
ce qu'ils touchent ; enfin elle déci-
dera, que nos lumières & notre es-
prit n'ont servi qu'à corrompre notre
cœur, & à nous égarer.

LA POSTÉRITÉ sera bien plus

étonnée encore, quand elle apprendra par nos propres ouvrages, que, loin de soutenir l'art admirable des Corneille, des Racine & des Molière, nous l'avons ridiculement travesti en Pantomimes & en Drames froids, insipides & dégoûtans (genre cependant dont nous nous faisons honneur d'être les inventeurs). Quelle gloire ! ou plutôt quelle erreur, quel abus de l'esprit ! Mais comment pourroit-on faire aujourd'hui des Tragédies, *nos mœurs*, disons-nous, ne sont point *Poétiques* ? L'étoient-elles davantage du temps de Corneille & de Racine ? Est-il besoin que le poignard & le laurier de Melpomène soient toujours teints & arrosés de sang ? Qu'en-

SUR LE PROGRÈS DES LETTRES. 119
tendons-nous par *mœurs Poétiques* ?
Faut-il que des révolutions soudai-
nes, des guerres cruelles, des orages
imprévus, des événemens extraordi-
naires & sinistres, des coups de fou-
dre redoublés, jettent le trouble dans
notre ame & nous agitent comme le
Démon de la Pithonisse ? Faut-il que
le sang coule sur les Autels, que la
terre en soit abreuvée, que l'ennemi
vainqueur boive celui du vaincu ? Si
cela est, les Caraïbes ont des *mœurs*
bien *Poétiques*, & leurs Poètes doi-
vent être horriblement Tragiques !
N'allons point chercher des modèles
de l'Art dans des mœurs aussi atroces ;
rendons grâces à la Providence de
ce que les nôtres sont douces & civil-
isées ; & périsse plutôt l'Art à jamais,

que de devoir sa perfection & son excellence aux malheurs publics !

LA TRAGÉDIE chez tous les Peuples du monde , où elle est connue & cultivée , a toujours eu pour fondement *la Terreur & la Pitié* , & jamais *l'Horreur*. Voilà les deux seuls ressorts , c'est au génie à les employer. O Athéniens ! Peuple avide de gloire , dont les Arts annonçoient le goût , les Sciences le génie , & la gaieté le caractère ! Vous qui suiviez avec le même attrait & l'austère sagesse & l'aimable folie ! Peuple charmant & frivole , humain & brave , ingénieux & savant , philosophe & voluptueux , avec lequel nous avons tant de ressemblance , n'aviez - vous pas

SUR LE PROGRÈS DES LETTRES. 141
des Sophocle & des Euripide , des
Aristophane & des Menandre , des
Socrate & des Platon , dans les
temps même où vos prospérités ren-
doient vos mœurs encore plus douces
& plus voluptueuses ?

LA STÉRILITÉ que nous éprou-
vons dans presque tous les genres ,
peut bien autoriser nos plaintes ; mais
elle démontre en même temps , que
le siècle de la fausse Philosophie , ne
peut être celui du génie. Nous sen-
tons nos pertes , & plus encore l'im-
puissance de les réparer. Les commen-
cemens de ce siècle , sembloient s'an-
noncer par de plus heureux présages.

MELPOMÈNE pleuroit encore

Racine, lorsque CRÉBILLON parut. Ce grand homme, par lequel la nature vouloit terminer les prodiges du règne de Louis XIV, s'ouvrit une nouvelle route pour marcher à l'immortalité. Un Athlète qui descendoit dans l'arène où Corneille & Racine avoient triomphé tant de fois, devoit trembler. Crébillon ne se le diffimula point : mais, avec une ame forte & un génie mâle, il s'empara d'un genre qu'aucun autre avant lui n'avoit osé tenter, & vint, la coupe d'*Atrée* à la main, s'asseoir entre l'Auteur du *Cid* & celui d'*Athalie*. L'envie voudroit envain lui disputer le laurier dont il est couronné, Crébillon sera toujours regardé comme le Poëte le plus Tragique

que la France ait eu. La terreur est l'ame de toutes ses Tragédies ; elles respirent la noble simplicité de l'Antique. Il se forma particulièrement sur les Grecs qu'il aimoit, qu'il avoit étudiés & approfondis ; il semble sur-tout qu'il ait pris Eschyle & Sophocle pour modèles & pour maîtres. Son coloris est vigoureux & sombre, son style pathétique & serré, la versification noble & majestueuse, & dont les taches sont effacées par les plus grandes beautés (*). C'est par le genre dont Crébillon s'est saisi, que la Postérité le distinguera de tous ceux qui l'ont précédé. Quoiqu'il ait

(*) *Verùm ubi plura nitent in carmine , non ego
paucis*

Offendâr maculis. . . HOR. de Arte Poëticâ.

assez travaillé pour sa gloire, il'auroit enrichi davantage le Théâtre François, sans de malheureuses circonstances qui l'en éloignèrent trop longtemps pour les progrès de l'Art. Une Protectrice (*) bienfaisante l'y rappela, lorsqu'il étoit plus qu'octogénaire. Il termina sa glorieuse carrière par le *Triumvirat*, dans lequel on retrouve encore avec surprise cette touche fière & hardie, qui le caractérisera toujours. Indépendamment de son talent supérieur, qui le rendoit indulgent pour les talens des autres, Crébillon eut un mérite qu'on ne sauroit trop admirer. Pendant le cours de la vie la plus longue, son

(*) Madame la Marquise de Pompadour.

SUR LE PROGRÈS DES LETTRES 145
cœur fut constamment fermé à l'en-
vie & à la basse jalousie. Heureux
les Auteurs qui peuvent dire comme
lui :

« Aucun fiel n'a jamais empoisonné ma plume ! »

C'est une justice qu'il se rendit publi-
quement le jour de sa réception à
l'Académie Française , & que le
Public confirma par les plus grands
applaudissemens.

AINSI les hommes de génie ont
senti dans tous les temps le prix de
l'étude de l'Antiquité. Tant que sa
lumière riche , féconde & pure s'est
répandue sur les Arts & sur les Scien-
ces, elle les a non-seulement embellis,
mais perfectionnés. Pourrions-nous
oublier que c'est elle, qui nous a tirés

K



de cette honteuse & profonde ignorance où nous avons languï pendant tant de siècles? Serions-nous assez ingrats pour méconnoître ce que nous lui devons , & pour croire que les prétendues richesses de l'esprit ne s'épuisent jamais? Une terre , quelque fertile qu'elle soit , a besoin de culture : elle ne produit d'elle-même que des herbes sauvages. Le prix , l'excellence & la bonté de ses productions , dépendent toujours de la semence qu'on a déposée dans son sein , & des soins qu'on lui donne. Or , si nous avons négligé de nous nourrir jusqu'à présent des excellens écrits de l'Antiquité , devons-nous être étonnés de la disette des bons ouvrages , de la décadence du goût ,

SUR LE PROGRÈS DES LETTRES. 147
& de la frivolité des productions de
notre siècle ?

LE SYSTÈME de Law qui changea,
il y a quelques années, la fortune de
presque tous les Citoyens, changea
aussi les mœurs publiques & parti-
culières. La révolution devint géné-
rale, dans le Moral comme dans le
Physique. Des hommes nouveaux,
éblouis de leur fortune, & n'ayant
d'existence que par leurs richesses,
crurent qu'elles étoient le seul & le
souverain bien : ils le dirent, &
agirent en conséquence ; & leur
exemple persuada la multitude. Ils
étalèrent un luxe qui fit gémir le
pauvre, & rougir l'honnête médio-
crité. Personne ne fut plus à sa place ;

K ij

chacun sortit de son rang, la corruption gagna tous les états, & l'esprit se ressentit de ce désordre extrême. On songea moins alors à rendre l'éducation utile que somptueuse, & la mollesse prit la place de l'austérité des mœurs antiques. Ce n'est point au sein des richesses & de l'abondance que se forment les Héros & les grands hommes. La gloire exige de ceux qui la recherchent, des peines, des veilles, des sacrifices & de longs travaux : l'homme riche, énérvé dès sa naissance, est incapable de les soutenir. D'ailleurs quel genre de gloire pourroit l'intéresser, quand il est sans cesse entouré de vils flatteurs, qui encensent ses vices, & font l'éloge de ses sottises? Tandis que

SUR LE PROGRÈS DES LETTRES. 149
l'homme de mérite, souvent abandonné de la fortune, souffre, gémit ; veille , travaille , & n'entend autour de lui que les sifflemens de l'envie irritée , & quelquefois les hurlemens affreux de la calomnie !

LE GOÛT de la Littérature & des Arts éprouva la même révolution que les mœurs. Les conditions confondues ensemble se corrompirent mutuellement. De-là naquirent l'intérêt fardé, les faux airs & les ridicules de toute espèce. Les richesses balancèrent l'avantage des dignités & des rangs ; les plus élevés s'abaissèrent devant l'idole de la fortune , & ne désirèrent plus que ses faveurs. La stupide opulence paya les Arts , ga-

gea l'Artiste , & commanda au génie des Grottesques , pour remplacer les chef-d'œuvres des Le Brun , des Le Sueur & des Mignard. La noble & majestueuse simplicité de nos Ancêtres disparut , & nos yeux , accoutumés autrefois à ce beau simple , furent tout-à-coup éblouis par un luxe porté à l'excès.

TELLE EST , dans ce siècle , l'époque où les Lettres commencèrent à languir parmi nous. Cependant l'Auteur de *Rhadamiste* régnoit encore sur la scène , & Melpomène annonçoit , par le succès brillant d'*Œdipe* , un nouvel Elève comblé de ses faveurs. Mais *Zaïre* , *Brutus* , *Mahomet* , *Mérope* , & tant d'autres

SUR LE PROGRÈS DES LETTRES. 151
pièces qui cimentent la gloire & forment la couronne de ce célèbre & fécond Auteur, n'ont point empêché le mauvais goût de prévaloir. M. DE VOLTAIRE eut à combattre, en s'élançant dans la carrière, les paradoxes du bel-esprit, qui ne tendoient à rien moins qu'à proscrire à la fois du Théâtre, les règles les plus sages & les charmes de la Poësie. Dans ce combat inégal, La Motte fut terrassé par de bonnes raisons & par d'excellens vers.

LE BEL-ESPRIT est en Littérature, ce que sont en Morale les Casuistes relâchés. L'austérité des préceptes l'effraye; & comme il n'a ni le courage, ni la force de les pratiquer, il

lui est plus commode des'y soustraire. En cela , il a pour partisans le plus grand nombre. La nouvelle tentative qu'il venoit de faire n'étoit pas plus raisonnable que la guerre qu'il avoit déclarée aux Anciens ; mais il étoit de son intérêt d'attaquer toujours ; ses défaites ne le décourageoient point. Il savoit bien qu'il révolteroit quelques rigoristes ; il s'en mettoit peu en peine , pourvu qu'il gagnât du terrain. En effet il répandit le mauvais goût avec une rapidité surprenante. Adroit Protée , il se métamorphosa dans tous les genres d'Eloquence. On le vit dans la Chaire , sur le Théâtre , au Barreau ; il écrivit l'Histoire , composa des Romans , disserta , versifia , & se fit tour-à-

SUR LE PROGRÈS DES LETTRES. 119
pour Métaphysicien , Géomètre & Philosophe. La Critique le poursuivait sous tous ses déguisemens , & le força toujours de reparoître sous sa forme naturelle. Elle fut la terreur du Néologisme , qu'il s'efforçoit d'établir ; & défendit la pureté , l'élégance & la clarté de la langue des Fénélon , des Racine & des Boileau. Jamais enfin la saine critique n'eut plus d'occasions d'exercer sa sévérité contre tant d'ouvrages « que le
» mauvais goût fait admirer , malgré
» l'obscurité , la bassesse , l'enflure ,
» l'affectation & les puérités dont
» ils sont remplis ; ouvrages cepen-
» dant qui ont non-seulement une
» approbation presque générale ,
» mais qui ne l'ont que parce qu'ils

» sont mauvais ; car un Discours
 » sensé, qui n'a rien que de naturel,
 » n'est d'aucun mérite ; on n'y trouve
 » point d'esprit. Mais ce qui est re-
 » cherché , détourné , hors de la
 » droite raison , voilà ce qu'on ad-
 » mire aujourd'hui (*) ».

RIEN n'annonçoit plus le mau-
 vais état des lettres & la décadence
 du bon goût, que cette foule de Ro-

(*) » Ne id quidem inutile , etiam corruptas
 » aliquandò & vitiosas orationes , quas tamen
 » plerique judiciorum pravitate , mirantur , legi
 » palàm pueris , ostendique in his quàm multà
 » impropria , obscura , tumida , humilia , sordida ,
 » lasciva , effœminata sint : quæ non laudantur
 » modò à plerisque , sed (quod pejus est) propter
 » hoc ipsum quod sunt prava , laudantur. Nam
 » sermo rectus & secundùm naturam enuncia-
 » tus , nihil habere ex ingenio videtur : illa verò
 » quæ utcunque deflexa sunt , tanquam exqui-
 » sitiora mirantur ». Quintil. Lib. II, Cap. 5.

SUR LE PROGRÈS DES LETTRES. 155
mans de toute espèce , qui se succé-
doient les uns aux autres si rapide-
ment, que les femmes même ne pou-
voient suffire à les lire tous. Ce genre
d'ouvrages, accrédité par la plume
féconde , agréable , intéressante &
facile d'un Ecrivain (*), exercé d'ail-
leurs plus utilement, devint presque
l'occupation générale de tous nos
Ecrivains beaux-esprits. Le Public
fut inondé de brochures , de Contes
& d'Anecdotes. Encore , s'il n'y eût
eu à la lecture de tant d'Ecrits fri-
voles d'autre perte à craindre que
celle du temps ! Malheureusement
l'innocence & la pureté des mœurs
y étoient intéressées. Dans les uns ,
la licence la plus cynique sembloit

(*) L'Abbé Prevost.

conduire les crayons obscènes & grossiers du libertinage : dans les autres , non moins dangereuse , mais plus délicate & plus réservée , affectant même une certaine retenue , elle ne laissoit tomber qu'à moitié le voile sur la nudité. Ceux qui n'étoient point infectés de ces vices , avoient d'autres défauts. Le plus apparent étoit le style maniéré , métaphysique & souvent même inintelligible. Ce torrent de Romans s'écoula. Telle est l'inconstance de l'esprit à la mode ; tout frivole qu'il est , il se lasse bientôt de la frivolité même , & cherche à renouveler sans cesse les objets de son amusement. Le croira-t-on ? La Géométrie eut son cours comme les Romans : l'engouement pour cette

SUR LE PROGRÈS DES LETTRES. 157
science fut universel ; tout , jusqu'aux
femmes , s'en mêla : on alla même ,
pour leur plaire , jusqu'à traiter la
galanterie géométriquement. N'est-
ce pas là l'emploi le plus faux , &
l'abus le plus froid que l'on pût faire
du bel-esprit ?

IL AVOIT déjà depuis quelque
temps , introduit au Théâtre son jar-
gon Métaphysique & ses Epigram-
mes , tandis que l'Auteur du *Glo-*
rieux , échappant aux vices à la mode ,
soutenoit encore la Scène Comique
sur son penchant , & y recevoit des
applaudissemens justement mérités.
Mais moins Comique que Regnard ,
il a le premier altéré le masque de
Thalie , & il peut être regardé

comme le précurseur d'un genre ; où il falloit tout le talent de LA CHAUSSÉE pour réussir. Ce genre hermaphrodite, absolument inconnu aux Anciens , auquel on a donné le nom de *Comique larmoyant* , n'a pas triomphé sans peine des contradictions qu'il a essuyées dans sa naissance ; & les Auteurs médiocres ont bien abusé depuis de l'indulgence qui l'a fait admettre. La Chaussée , Ecrivain correct & bon versificateur , n'avoit aucun modèle à se proposer : sa sensibilité naturelle fut son seul guide. Sa manière de voir , différente en tout de celle de Molière , ne lui présentoit jamais les objets du côté comique ou plaisant. Il ne chercha point à exciter le rire de la malignité

SUR LE PROGRÈS DES LETTRES. 119
en faisant la satire du vice ou du ridicule ; il voulut seulement intéresser le cœur , en nous peignant ses faiblesses. Il n'envisagea dans son Art , que la gloire de plaire au sexe le plus sensible , & le plaisir de faire couler ses larmes au récit tendre & passionné des sentimens qu'il inspire. Si cette manière de peindre les passions n'a rien de révoltant , elle n'a rien non plus qui serve à nous en corriger ; & ce n'étoit pas sans doute le but de l'Auteur de *Mélanié*. Cette pièce , une des meilleures productions de la Chaussée , doit servir de modèle à tous ceux , qui , comme lui , ne peuvent pas atteindre au véritable but de la Comédie. Le pathétique y est heureusement soutenu , sans au-

cun mélange de comique trivial. Mais , malgré le mérite de ce nouveau genre , quand même on le porteroit au plus haut degré de perfection , il fera toujours infiniment au - dessous de celui de la bonne Comédie. Quelques Censeurs trop sévères auroient même voulu le proscrire du Théâtre : peut-être avoient-ils raison. Les partisans de la mode & de la nouveauté ont beau dire , que nous nous sommes enrichis d'un genre ignoré de Molière , & qu'il ne faut pas borner nos plaisirs , dont le cercle est déjà trop étroit : d'accord ; mais qu'il naisse donc des la Chaussées , & que ses tristes & impitoyables imitateurs cessent de multiplier nos ennuis (dont le cercle est
beaucoup

SUR LE PROGRÈS DES LETTRES. 161
beaucoup trop grand) par leurs Dram-
mes éternels , échafaudés sur des
fables triviales, mal conçues, sans
génie , sans goût , sans vraisem-
blance , sans chaleur & sans style.

QUELS SONT, en effet, la plupart
de ces Drames , tant vantés par la
médiocrité , & presque tous calqués
les uns sur les autres, sinon des Ro-
mans aussi froidement écrits que mal
dialogués , dont les aventures plate-
ment bourgeoises , irréligieuses ou
révoltantes, n'excitent en nous d'au-
tre sentiment que le dégoût , en
laissant l'ame douloureusement tris-
te , dans l'impuissance de se rendre
raison de sa tristesse , & de s'y plaire ?
Romans , dont souvent le seul but

est de fronder les usages reçus, d'établir des opinions nouvelles, & de faire l'Apologie des écarts & des erreurs dans lesquels les passions jettent une jeunesse indocile & fouguese, en lui faisant contracter des alliances également condamnées par la raison, par l'honneur & par les loix.

M A I S , supposons nos Drames aussi parfaits qu'ils pourroient l'être, quels avantages les mœurs en retireront-elles ? Quels vices corrigeront-ils ? De quels ridicules arrêteront-ils le cours ? Quels sentimens nouveaux feront-ils naître dans notre ame ? Quelles vertus nous inspireront-ils ? Cet attendrissement, ces pleurs qu'ils

SUR LE PROGRÈS DES LETTRES. 16,
prétendent arracher , & sur lesquels
ils fondent tout leur mérite , peuvent-
ils jamais nous dédommager de la
perte de la bonne Comédie ? Osera-
t-on soutenir qu'ils sont capables de
la remplacer ? Ils ont chassé les Ris
du Théâtre & même de la société ,
en changeant journellement nos
mœurs. Ils ont pris un si grand em-
pire , qu'ils l'étendent même jusques
sur le spectacle le moins susceptible
de tristesse (l'Opéra Comique) d'où
ils ont si mal-adroitement banni le
Vaudeville , cet enfant malin de la
gaieté Françoisse. Avouons - le : les
Dramatistes & les Chimistes de nos
jours se ressemblent assez (*) par le

(*) Voy. dans le Journal Encyclopédique
du mois d'Octobre 1771 , Tom. VII , Part. II ,

secret qu'ils ont trouvé de détruire
sans retour ; les uns , les plus belles
& les plus précieuses productions
du génie ; les autres , celles de la
nature , sans qu'on puisse retirer la
moindre utilité de leurs découvertes.

N'EST-CE donc pas porter un coup
mortel au bon goût, que de s'efforcer
d'introduire sur la scène ce nouveau
genre de Drame, où les moyens de
réussir coûtent si peu , par la dange-
reuse facilité dont il est susceptible?

pag. 286 & suiv. « l'expérience faite le 16 Août
» 1771 dans le laboratoire du sieur Rouelle ,
» Démonstrateur de Chimie au Jardin Royal ,
» par laquelle il a été prouvé que le diamant s'é-
» vapore au grand feu, & s'y volatilise tout entier ,
» sans laisser dans le creuset aucune trace de ma-
» tière ». O ! l'heureux siècle, où

.. Le cuivre devient or , & l'or devient à rien !

SUR LE PROGRÈS DES LETTRES. 165
où il suffit seulement d'avoir l'imagination fantasque & l'esprit Romanesque, où il ne faut qu'étudier quelques effets singuliers, & les dessiner, compasser le jeu des Interlocuteurs, pour en composer une pantomime, & se guindant sur les échasses d'une morale commune, étaler d'un ton emphatique des tirades, des maximes, & des sentimens préparés de loin & cousus après coup au Roman : genre où le style est ce qu'on soigne le moins, dont la lecture, dénuée de l'illusion & de l'appareil du Théâtre, n'est pas supportable ; montre, en un mot, qu'Horace, dans son Art Poétique, auroit eu peine à décrire, pour en donner l'idée.

COMMENT reconnoître , à cette sombre tristesse , à ces pleurs , à ces longs & ennuyeux gémissemens , à ces sanglots ridicules , la riante Thalie ? La reconnoîtra-t-on davantage , quand , nouvelle Euménide , elle s'arme du fouet des Furies , pour en frapper publiquement des Citoyens honnêtes & vertueux , & que dans ses jeux cruels elle se plaît à ranimer les cendres du cynique Aristophane ?

CE N'EST PAS sous ces déguisemens difformes , mais accompagnée , comme elle devrait l'être toujours , des Jeux & des Ris folâtres , que M. PIRON nous la présente dans l'heureux sujet de la *Métromanie*. Cette Comédie admirable , digne du génie

SUR LE PROGRÈS DES LETTRES. 167
 de Molière, est la seule Comédie,
 qui existe dans le vrai genre, depuis le
Misanthrope. Quelle simplicité dans
 le plan ! Quelle vérité dans les ca-
 ractères ! Quelle chaleur dans l'ac-
 tion ! Que de beautés & de traits
 piquans dans les détails ! Quel fonds
 inépuisable de vrai comique ! Quelle
 pièce enfin peut-on lui comparer,
 où le *vis Comica* brille davantage &
 à moins de frais ? » Si, comme le
 » dit M. Piron (*), ce fut pour
 » Molière une bonne journée de
 » Philosophe, lorsqu'après avoir
 » fait le plan du *Misanthrope*, il
 » entra dans ce champ vaste, où
 » tous les ridicules se venoient pré-

(*) Voy. Œuvres de M. Piron, Tom. III, la
 Préface de la *Métromanie*, pag. 215.

» fenter en foule, & comme d'eux-
» mêmes, aux traits qu'il favoit si
» bien lancer : » quelle excellente
journée aussi pour M. Piron, quand,
après avoir conçu le plan de la *Mé-*
tromanie, il entra dans un champ
non moins vaste, où de nouveaux
ridicules venoient également en
foule s'offrir pour être immolés sur
la scène par l'imagination la plus
riante ? Nous ne craignons point
de le dire, Molière n'eût pas fait
mieux ; & s'il est quelque chef-
d'œuvre dont notre Théâtre Comi-
que puisse se glorifier, la *Métroma-*
nie est celui qui fait le plus d'hon-
neur à notre siècle, & suffit pour
immortaliser son Auteur.

LE PEINTRE CHARMANT de

SUR LE PROGRÈS DES LETTRES. 169
Vervet & de la *Chartreuse* n'a pas
moins mérité les suffrages du goût ,
lorsqu'il a mis sur le Théâtre sa Co-
médie du *Méchant*. Style, coloris,
situations , traits Comiques , tout
dans cette pièce annonce un Maître
élevé dans les bonnes lettres & dans
l'Ecole de Thalie. Un favori des
Muses, tel que M. GRESSET, dont le
pinceau agréable & facile est fait
pour traiter tous les sujets , pouvoit-
il s'écarter des règles de son Art ?

RIEN n'étoit plus capable d'arrê-
ter, dès sa source , le torrent du
mauvais goût , que le succès bien
mérité de la *Métromanie*. Mais que
peuvent le bon sens & la raison
contre l'enthousiasme , la folie, la

mode & la nouveauté? Notre siècle est fait pour offrir les contrastes les plus frappans. N'avons - nous pas vu la majesté de la Scène Lyrique souillée par de pitoyables Bouffons, dignes à peine des tréteaux d'Italie , tandis que l'Orphée de nos jours faisoit retentir le temple de l'harmonie de ses divins concerts. Avec quel respect , cet homme sublime dans son art, traita-t-il toujours Lulli? Il le regardoit non-seulement comme son maître, mais il avouoit qu'il lui devoit tout ; & , loin de déprimer la musique de ce Père du Théâtre Lyrique, il n'en parloit que pour en faire admirer les beautés. C'est ainsi que l'homme de génie montre sa supériorité , & associe sa gloire à celle

SUR LE PROGRÈS DES LETTRES. 171
des grands hommes qui l'ont précédé. Que RAMEAU dut être flatté, lorsque, sans le prévoir, ni l'avoir recherché, malgré le goût des Fredons d'Italie qui commençoit à dominer, il reçut l'éclatant témoignage de l'estime que la Nation faisoit de son talent ! Tel fut l'hommage qu'on rendit à Virgile (*), présent & spectateur par hasard au moment où l'on récitoit ses vers sur le Théâtre, le peuple l'ayant apperçu dans la foule, se leva de concert & s'in-

(*) „Testis ipse populus, qui, auditis in theatro
„ versibus Virgilii, surrexit universus, & fortè
„ præsentem spectantemque Virgilium, vene-
„ ratus est, sic quasi Augustum ». *Dialog. de*
Orat. C. Cornel. Taciti, Tom IV, p. 131, *Edit.*
Gabrielis Brottier.

clina devant lui , comme il eût fait
devant AUGUSTE.

· · · · · QUOIQUE nous n'ayons point de
Virgile parmi nous , nous imitons
les Romains , lorsque nous deman-
dons à grands cris l'Auteur (souvent
d'une mauvaise pièce) & que nous
l'applaudissons. Ce suffrage public ,
dont l'époque est encore récente ,
feroit d'un prix inestimable , s'il
n'étoit accordé qu'au grand mérite.
Malheureusement on le prodigue
aujourd'hui , & malgré cette con-
descendance , la modestie est si peu
de mode dans ce siècle , que nous
ne rougissons point de nous donner
à nous-mêmes les plus grands éloges ,
quand d'ailleurs on nous les refuse

SUR LE PROGRÈS DES LETTRES. 173
avec justice. Ne s'imagineroit-on pas , en lisant les Préfaces de certains Drames ou Tragédies Bourgeoises , que leurs Auteurs excellent dans l'art de peindre les passions & de les émouvoir ? N'est-il pas aussi plaisant que ridicule , de les entendre , on ne dit pas se comparer modestement à Corneille , à Racine , à Molière , mais se mettre hardiment au-dessus d'eux ? Paroît-il en effet un seul Drame , qui ne soit accompagné d'une Poétique nouvelle , où l'Auteur , eût-il été sifflé , ne fasse le plus grand éloge de sa pièce , ne justifie sa manière sur les principes qu'il s'est formés , & ne cherche à persuader qu'il en fait plus qu'Aristote & Horace ? C'est bien pis , quand ,

par indulgence & pour l'encourager , on a cru devoir l'applaudir. Rien ne peut alors égaler son orgueil, quoique souvent sa première production soit aussi la dernière.

TELLE EST, en général , la destinée de la plupart de nos modernes Athlètes. Devroit-on être étonné de leur foiblesse & de leur stérilité, si l'on faisoit attention au peu de nourriture qu'ils ont prise en tout genre? A les voir néanmoins s'élancer dans l'Arène, ne croiroit-on pas leur victoire assurée. Mais comme ils n'ont point consulté leurs forces , à peine ont-ils franchi la barrière , qu'ils sont terrassés , & leur chute ne les rend que plus vains. Eh ! comment

SUR LE PROGRÈS DES LETTRES. 175
ne le feroient-ils pas? Prônés par la cabale & soutenus par l'intrigue, ils intéressent à leur sort l'amour-propre de leurs Protecteurs : or , peut-on accuser des Protecteurs d'ignorance & de mauvais goût? Protéger, n'est-ce pas jouer un personnage, s'ériger en arbitre du goût , en dispensateur de la gloire , en juge des talens? Personne, en fait d'esprit, ne se refuse ; chacun se croit en droit de tenir le Tribunal où l'Auteur vient présenter sa pièce : elle y est infailliblement applaudie : on immole de concert à ce chef-d'œuvre nouveau tous les chef-d'œuvres des Corneille, des Racine & des Molière ; & l'Auteur, enivré de l'encens le plus grossier , par un trait qui peint bien à la fois

& son orgueil & la sottise de ses admirateurs , les félicite à son tour , de pouvoir apporter comme une preuve certaine d'esprit , de discernement & de goût , les éloges qu'ils ont prodigués aux beautés de son ouvrage.

CE MANÈGE d'aller de maison en maison déclamer ses ouvrages , pour se faire des partisans , n'a jamais été employé par les hommes à talens supérieurs. Ils n'ont pas besoin de ces suffrages obscurs , mendiés par la médiocrité , presque toujours accordés par l'ignorance , & souvent surpris à la distraction. Une lecture rapidement faite , avec toute la chaleur de l'amour-propre , à des oreilles
peu

peu exercées , à des amis complaisans , à de prétendus connoisseurs , à des esprits prévenus , à des fots même aussi vains que Midas , laisse-t-elle la liberté de remarquer les défauts d'un ouvrage ? N'est-on jamais la dupe de l'art du déclamateur , dont l'intérêt est de glisser légèrement sur les endroits foibles ou défectueux ; & d'appuyer sur quelques beautés de détail ?

CE N'EST donc point dans ces cotteries Littéraires , auxquelles l'envie , la malignité & la jalousie président tout-à-tour ; moins encore dans ces cercles brillans , que la curiosité , le désœuvrement & l'ennui rassemblent , dont le bel-esprit & la frivolité sont les Divinités tutélaires,

où l'on parle beaucoup sans rien dire, & où l'on juge de tout sans rien savoir, où la fatuité daigne à peine écouter, où la prétention élève la voix, où la sottise s'extasie, & la minauderie décide en faisant des noeuds ; c'est dans le silence du cabinet, qu'un Auteur, jaloux de sa renommée, doit chercher un Aristarque. Là, dépouillé de tout sentiment d'amour - propre, le crayon à la main, toujours prêt à effacer, il peut, sans blesser la modestie, profiter des avis, ou recevoir les suffrages légitimes de la raison, du goût & de la vérité. Ainsi se conduisoit RACINE : c'étoit à la Critique elle-même qu'il lisoit ses ouvrages, en les lisant à BOILEAU.

LES TEMPS sont bien changés depuis Racine ! On ne consulte pas pour mieux faire , on ne cherche qu'à s'étaler ; on n'est avide que de louanges éphémères. A peine la critique ose-t-elle élever la voix , qu'elle irrite la bile des Auteurs , arme la calomnie , produit les haines & les inimitiés les plus cruelles. La licence à cet égard est portée à l'excès. Jamais siècle n'a mêlé à son *escrime* , pour me servir des expressions de Montaigne (*), tant d'*injures* & tant d'*indiscrétions*. D'où naît cette extrême sensibilité , si ce n'est d'une vanité mal-entendue , d'un fonds d'orgueil défordonné ? Depuis quand n'est-il plus permis à la Critique de s'exer-

* Liv. III, Chap. VIII.

cer , & même de lancer ses traits contre la *Théséide de l'enroué Codrus* (*) ? Quel est son crime, quand elle s'oppose au torrent du mauvais goût , & qu'elle dénonce à la Postérité les Cotins , les Pradons & les Chapelains de notre siècle ? Si elle est juste , honnête & modérée , en quoi nous offense-t-elle ? Si elle ne l'est pas , faisons-la rougir de ses torts , & contrainsons-la , par une conduite opposée à la sienne , à nous respecter & à nous rendre justice. Rien ne deshonore & n'avilit plus les Lettres que ces haines sanglantes , dont le trépas même de l'ennemi ne peut

(*) . . . Nunquam ne reponam,
Vexatus toties rauci Theséide Codri ?

Juvenal , Sat. I.

SUR LE PROGRÈS DES LETTRES. 181
éteindre la fureur & la violence.
Nos ouvrages font-ils donc une partie si essentielle de nous-mêmes, qu'on ne puisse les attaquer sans nous blesser mortellement? Hé-bien! mettons-les à l'abri de toute censure, & rendons-les dignes de voir le jour, sans le craindre. Que tout y respire les bonnes mœurs, la raison & le goût; anoblissons nos travaux & nos veilles, en les consacrant à l'instruction de nos semblables; si nous sommes plus éclairés qu'eux, n'abusons point de nos lumières, ni de leur foiblesse, pour les corrompre, les tromper ou les égarer; servons-nous de notre Philosophie pour faire respecter la Religion, les Loix & les Usages reçus; que la vérité, la sagesse

& la vertu brillent dans tous nos ouvrages ; qu'ils les inspirent & les fassent aimer ; qu'ils ne soient point souillés par cette licence effrenée qui ose tout ; bannissons-en cet égoïsme superbe , qui n'a jamais été & ne sera jamais le ton de la modestie & de l'honnêteté ; qu'on y découvre les sentimens de notre ame , non par un vain & pompeux étalage de mots , mais par une simplicité noble , modeste , intéressante , & par des principes solidement établis ; en un mot , en cherchant à instruire ou à plaire , rappelons - nous toujours que *rien n'est beau que le vrai*. Mais puisque la critique est si redoutable pour nos Auteurs , la Postérité le sera-t-elle moins ? Que de couronnes arrachées

SUR LE PROGRÈS DES LETTRES. 185
par le Temps & par la force de la
Vérité ! Que d'idoles brisées , de lau-
riers flétris , de faux éloges délavoués ,
de réputations anéanties ! Quelle
foule d'Auteurs plongés dans un
éternel oubli ! Combien d'autres ,
dont la mémoire ne subsistera que
pour être en horreur & honteuse à
jamais !

LES LETTRES sont la gloire d'un
Empire , lorsqu'elles y sont florissan-
tes ; & les Citoyens qui les cultivent
avec succès , par amour pour elles ,
& pour l'utilité publique , ont droit
à notre reconnoissance autant qu'à
notre estime. Il ne suffit pas alors
qu'ils soient plus éclairés , plus in-
struits ; il faut qu'ils soient encore les

plus honnêtes, les plus vertueux des hommes. La science, sans la sagesse, n'est qu'un vain nom, une erreur bruiante, une folie même, dont l'éclat est toujours dangereux & les écarts souvent funestes ! Nous n'en avons que trop d'exemples dans cette multitude d'Ecrits ténébreux, enfans de la nuit, du mensonge & de l'orgueil, désavoués en naissant par leurs propres Auteurs à cause de leur honteuse origine. Si de pareils ouvrages démontrent assez la dépravation des mœurs & la démence des esprits, ils n'annoncent que trop la décadence des Lettres & la corruption du goût.

DEPUIS QUE, mécontens de nous-

SUR LE PROGRÈS DES LETTRES. 181
mêmes, nous nous sommes pris d'enthousiasme & d'admiration pour tout ce qui est étranger; depuis que l'Anglomanie s'est emparée de nous, il semble qu'on veuille, à quelque prix que ce soit, renverser toutes les idées reçues. Les vapeurs des marais d'Albion ont engendré cette épidémie philosophique, qui tue le génie, fait fermenter les esprits, & produit ce goût anti-national, dont les ravages ne sont que trop sensibles. Plus d'Eloquence, plus de Poësie, plus de Musique. Celle de toutes les Langues qui approche le plus de la langue Grecque, la langue Françoisè, adoptée par toutes les Nations, claire, précise, énergique, sublime, pleine de douceur

& d'harmonie , susceptible des plus grands effets , n'est plus qu'une langue sourde & monotone , peu propre aux chants de Polymnie. Ainsi Lulli , Rameau & tant d'autres célèbres Musiciens ont travaillé en vain ; leurs chef - d'œuvres sont anéantis pour toujours. Ce sont des Etrangers , incapables d'apprécier , de juger notre langue , qui ont semé les premiers parmi nous ces singuliers Paradoxes ; & ce sont des François , incapables de la bien écrire , qui les ont accueillis , soutenus & autorisés !

OUI , sans doute , à juger notre langue d'après quelques ouvrages & quelques Drames modernes , elle est en effet dure , barbare & monotone :

SUR LE PROGRÈS DES LETTRES. 187
mais qu'on la juge d'après les Poèmes
d'Armide, de Roland, d'Amadis,
&c. qui osera, sans injustice, lui
reprocher ces défauts ? La Musique
de Lulli, de Destouches, de Ra-
meau étoit faite pour elle ; & elle
gémît aujourd'hui de se voir défigu-
rée, déchirée impitoyablement &
mise à la torture sous des sons peu
analogues à son génie & à sa proso-
die. Enfin ce siècle raisonneur a tout
dégradé, tout altéré, tout détruit.
Nous abandonnons les véritables
sources du goût, pour en chercher
de nouvelles ; & devenus stériles par
notre faute, nous nous abaissons jus-
qu'à devenir les imitateurs & les
copistes serviles de tout ce qui porte
le caractère étranger.

MALGRÉ cet égarement presque général, le Dieu du Goût veille cependant encore sur nous, dans ces Sanctuaires des Lettres, où les Homère, les Démosthène, les Cicéron, les Virgile & les Horace reçoivent le plus pur encens. Il est encore des hommes fidèles à la bonne & saine Littérature, qui cherchent à nous ramener aux Anciens, & à réveiller notre goût pour eux. Homère, Eschyle, Aristote, Virgile, Térence, Horace, Juvénal revivent depuis peu parmi nous (*). Heureux, si

(*) Nous venons de voir paroître successivement les traductions, d'*Eschyle*, par M. de Pompidan & par M. du Teil; de l'*Iliade* d'*Homère* en vers, par M. de Rochefort; des *Poétiques* d'*Aristote*, d'*Horace*, de *Vida*, par M. l'Abbé Batteux; des *Géorgiques* de *Virgile*, par M.

SUR LE PROGRÈS DES LETTRES. 89
nous savons en profiter & rougir du
mauvais goût qui nous entraîne loin
de ces excellens modèles ! „ Nous
„ avouerons pourtant qu'il y a eu
„ de nos jours, & que nous avons
„ encore de très-bons Ecrivains :
„ non-seulement nous en conve-
„ nons avec plaisir, nous le soute-
„ nons même : mais de savoir juger
„ quels ils sont, c'est ce qui n'ap-
„ partient pas à tout le monde. Il
„ est plus sûr d'imiter les Anciens,
„ dont le mérite n'est plus douteux.
„ C'est pourquoi nous conseillons
„ de ne pas s'attacher de si bonne
„ heure aux Modernes, de crainte

l'Abbé de Lisle, des *Satires de Juvénal* par M.
Dufaulx; de *Térence*, par M. l'Abbé le Mon-
nier, &c. &c. &c.

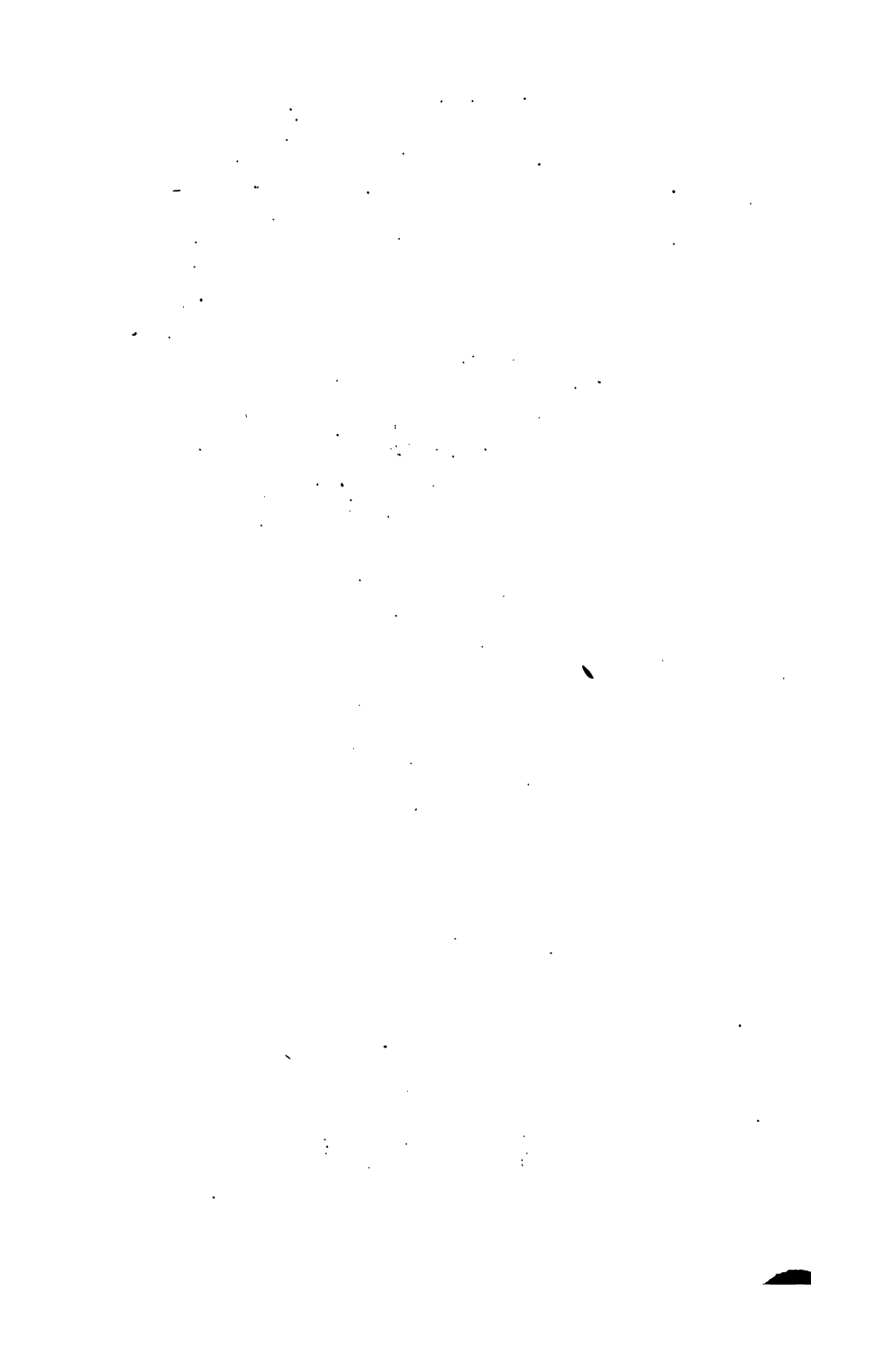
» qu'on ne les imite , avant que de
 » bien connoître ce qu'ils valent
 (*) ».

(*) » Quosdam verò etiam quos totos imitari
 » oporteat , & fuisse nuper , & nunc esse qui-
 » dem , libenter non concesserim modò , verum
 » etiam contenderim. Sed hi qui fuit , non cu-
 » jusque est pronunciare. Tutius circa Priores vel
 » erratur : ideoque hanc Novorum distuli lectio-
 » nem , ne imitatio judicium antecederet «.
 Quintil. Lib. II, Cap. 5, in fin.

A Paris, ce 10 Juin 1771!



67631850



1

